

C

ROGATIEN LE NAIL

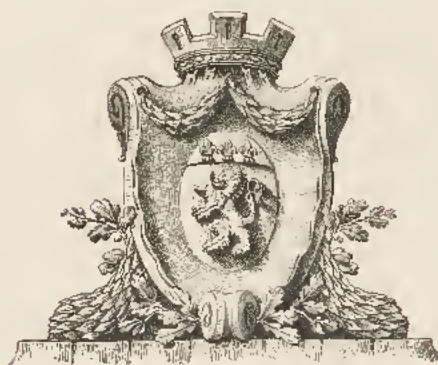
ARCHITECTE

LYON

ARCHITECTURE ET DÉCORATION

AUX

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

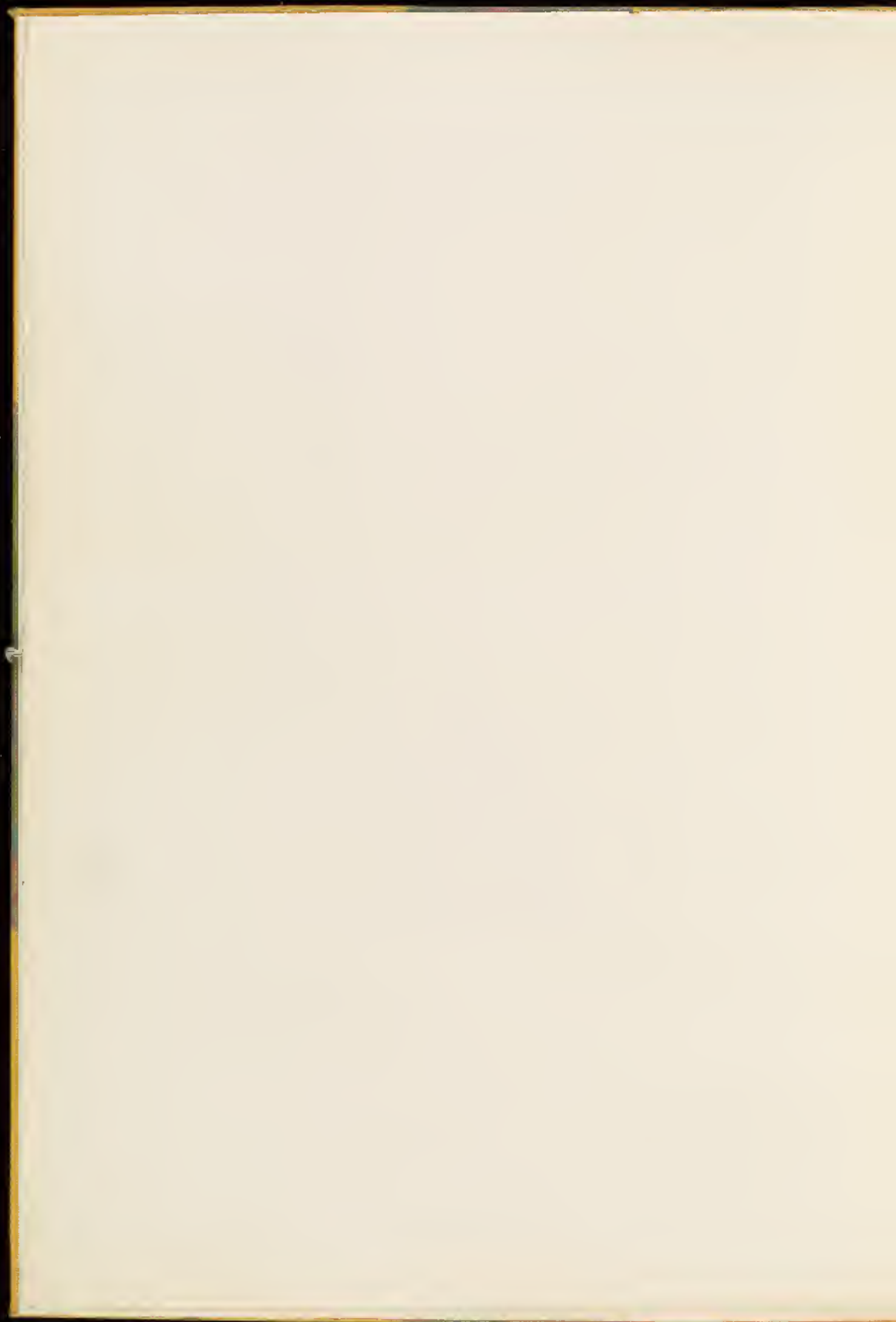


PARIS

LIBRAIRIE DES ARTS DÉCORATIFS

A. CALAVAS, Éditeur

68, Rue Lafayette

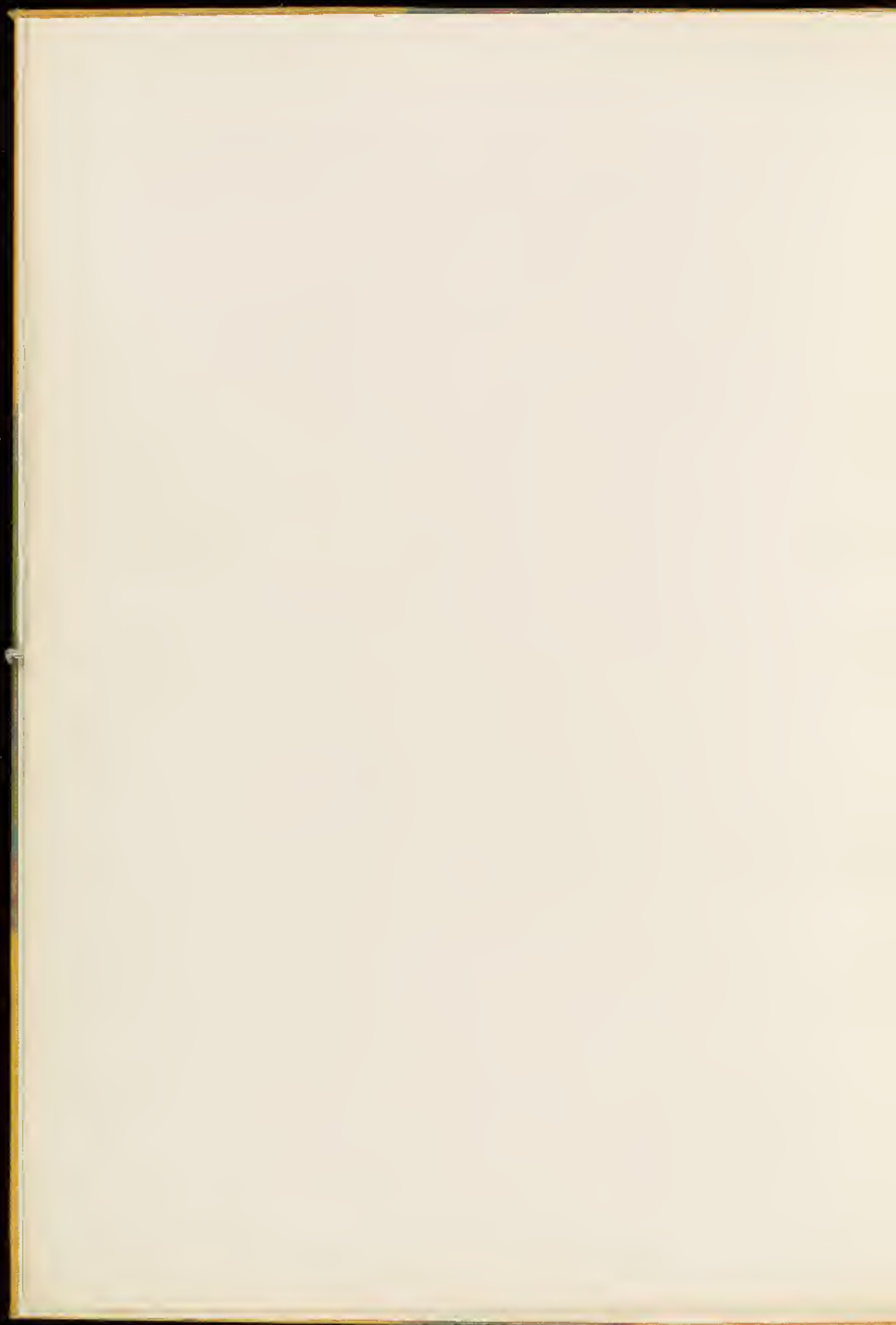


LYON

ARCHITECTURE ET DÉCORATION

493

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES





Façon-roy de La Courbe, de Sturti — Ancien Grenier de l'Abbaye, Berlaud de La Vaux, architecte (1722).

L'Architecture & la Décoration à Lyon au XVII^e & au XVIII^e siècles



EU de cités furent aussi favorisées que Lyon au point de vue de leur situation géographique. Arrosée par ses deux fleuves serpentant au pied de collines dans le décor que lui font les dernières ramifications des Cévennes et le majestueux panorama des Alpes, l'ancienne capitale des Gaules a le droit de se glorifier de sa situation incomparable et du charme de ses environs⁽¹⁾.

Ville romaine, elle avait vu, sous les empereurs, ses coteaux se couvrir de riches villas qui furent, au témoignage de Sésèque, sous le règne de Néron, anéanties par une pluie de feu (an 48) « de telle sorte que les gens des campagnes, qui vinrent au matin vendre leurs denrées au marché, n'en retrouvèrent pas trace ». Cité franque, ses monuments sont renversés par les Sarrasins (725). Le Moyen Age la couvre de délicates habitations groupées autour de ses églises et de ses cloîtres, véritables écoles d'art, qui disparaissent

au cours des siècles. Combien de ces monuments restent encore debout aujourd'hui?

Il nous eût été loisible de reproduire les vestiges de ces temps-là : les spécimens de notre architecture romane offrent un rare intérêt. L'église Saint-Martin-d'Ainay couverte d'« imbrications » bicolorées et de décorations à « billettes », la manécanterie du XI^e siècle, l'abside de la cathédrale Saint-Jean, le porche de Saint-Pierre et l'église Saint-Paul sont autant de remarquables monuments. Les habitations du XII^e au XVI^e siècle que nous possédons dans les anciens quartiers de la rive gauche de la Saône auraient pu nous fournir matière à un travail fort intéressant. Nous n'avons voulu nous attacher ici qu'à l'étude des XVII^e et XVIII^e siècles, dont nous présentons les monuments publiés et parfois de simples détails empruntés aux maisons des particuliers.

(1) Voici en quels termes Sionché, dans ses *Mémoires d'un voyage*, s'exprime au sujet de Lyon : « ... Je suis monté sur la tour de l'église de Fourvières. La vue est admirable. La Saône purement coule avec lenteur, sur des rochers au pied de la colline; au delà de la ville, du côté du Dauphiné, on aperçoit le Rhône impétueux qui vient se joindre à la Saône parvenue à l'extrémité de la presqu'île de Perrache (au pont de la Mulotière; et l'entraîne avec lui... Au delà du Rhône, et d'une plaine de huit à dix lieues, on aperçoit tout près de terre les sommets les plus élevés des montagnes du Dauphiné, et enfin, beaucoup sur la gauche, quand le temps est serain, et surtout après une pluie d'été, on a la vue du célèbre Mont Blanc, dont le sommet s'élève bien au-dessus des nuages (1737).

En 1600, malgré les irréparables ravages commis, au siècle précédent, par le baron des Adrets et ses bandes, la physionomie de Lyon avait encore conservé un caractère fort pittoresque.

L'entrée de la ville, par la Saône, offrait un aspect des plus riants. Glissant, lente, au pied du vieux château-fort de Pierre Scize, la rivière en reflétait les murailles crénelées ; gardien vigilant à travers les siècles, l'antique manoir des archevêques de Lyon, juché sur son rocher à pic, dominait la cité. En arrière, les courtines, interrompues de distance en distance par les tours, se profilaient sur les hauteurs. A gauche, l'ancien fort Saint-Jean et les remparts de la colline Saint-Sébastien défendaient la ville vers le Nord.

Deux haies de maisons inégales et diverses d'aspect bordaient la Saône ; la plupart d'entre elles, suspendues en encorbellement au-dessus de l'eau, semblaient s'être avancées pour y contempler leur image.

Point de quais ; les nécessités de la défense, restreignant le front des remparts, contraignaient les constructeurs à utiliser tout espace demeuré libre et à créer ces surplombs qui apportaient tant de charme et d'originalité aux maisons d'autrefois, qui

Sans ordre et sans alignement,
Alors poussaient au bord des rues
Dans l'imprévu le plus charmant,
Tantôt creuses, tantôt ventrues.

De là ces grappes d'habitations accrochées au-dessus de l'eau ou flanquées aux arches des ponts comme on pouvait en voir sur notre ancien pont de Saône.

Les églises échappées à la dévastation émergent au-dessus des habitations ; la vénérable cathédrale profilaient ses clochers ajourés sur un décor de verdoyants coteaux. Au bas, la Saône, après avoir caressé le mur d'enceinte de l'abbaye d'Ainay, abrité d'arbres plusieurs fois séculaires, mêlait ses eaux aux flots impétueux du Rhône et se perdait avec lui dans un lointain de brumes légères.

L'extension de la ville se porta naturellement, tout d'abord, sur l'ancien tènement de l'abbaye d'Ainay qui s'étendait depuis le confluent jusqu'au pont du Rhône et aux couvents des Jacobins et des Célestins. Ce vaste espace, à peu près dépourvu d'habitations, était égayé de bouquets d'arbres, de vergers et de jardins qui en occupaient la plus grande partie. C'est là que vont se faire particulièrement sentir les transformations des règnes de Louis XIII et de Louis XIV ; des quais sévères, des rues animées, de somptueuses demeures vont bientôt remplacer les rives enchanteresses, les parterres fleuris où bourdonnaient les abeilles, les ombrages où les citadins venaient se reposer le soir.

Dès la première période de transformation du XVII^e siècle, la place Bellecour est réservée, des rues sont tracées, des hôtels particuliers jalonnent ces alignements primitifs. On voit tomber les vestiges de l'enceinte fortifiée du XI^e siècle qui protégeait autrefois l'abbaye ; le bastion, élevé au XVI^e siècle à la pointe de la presqu'île afin de préserver la ville d'une attaque possible des troupes de Charles-Quint, disparaît ; de nouveaux remparts s'élèvent, sous la direction d'habiles ingénieurs et architectes ; la presqu'île en est entourée depuis la porte de la Barre du pont du Rhône, jusqu'à la porte de Neuville qu'on édifie sur la Saône ; puis les constructions apparaissent.

En 1616, le Père Jérôme Etienne Martellange⁽¹⁾ présente aux recteurs de l'Aumône Générale les plans de l'Hospice de la Charité, qui devra être édifié dans la partie orientale et méridionale de Bellecour ; Pierre Picquet⁽²⁾ est chargé de mettre ce projet à exécution en s'aidant des conseils de son premier auteur. Ces bâtiments couvraient un vaste quadrilatère avec des corps de logis limitant neuf cours dont une seule, celle du milieu, était entourée de constructions sur les quatre côtés, les huit autres présentant chacune un côté ouvert pour favoriser l'aération. L'ensemble de l'édifice, si l'on excepte les galeries couvertes d'arcades, ne comportait aucune recherche décorative ; seule, la chapelle, laquelle ne fut d'ailleurs achevée que plus tard, avait un certain caractère. Sans harmonie avec la nef, le clocher semble indépendant ; il fut édifié d'après les

(1) MARTELLANGE (Jérôme), architecte (1569-1631), né à Lyon, fut admis à la Compagnie de Jésus le 24 février 1590. Il fut l'auteur de nombreux collèges et noviciats de Jésuites.

(2) PICQUET (Pierre), recteur de l'Aumône de Lyon (Hospice de la Charité), s'occupa activement, en 1616, de la construction de cet hospice avec l'abbé Martellange.

plans de célèbre cavalier Bernini (1598-1680), plans qui lui furent demandés lors de son passage à Lyon, à son retour en Italie; une tour octogonale à deux étages en forme la partie supérieure et repose sur une assiette quadrangulaire, dont les coins sont garnis de quatre corbères d'amortissement; un lanternon surmonte le dôme dont elle est couverte.

A l'ouest de la ville, l'entrepreneur général des ponts de France, Christophe Marie, jetant, en 1634, sur la Saône, un pont de bois en face de la place Bellecour et du palais archiepiscopal, reliait la ville nouvelle aux plus anciens quartiers et la « colline de la prière » voyait s'élever de nouveaux couvents: les Minimes en face de la croix de Colle (1623) et les Ursulines, montée Saint-Bathélemy. Dans la partie basse, divers immeubles étaient relevés, soit dans le quartier de la Juiverie, soit dans la partie comprise entre la montée de Tircul et la rue Piscicruye jusqu'à la porte Saint-Georges.

Du côté opposé, vers l'est, le Rhône formait avec ses eaux glacées et torrentueuses une barrière qui paraissait infranchissable et qui ne permettait guère de soupçonner l'extension que deux siècles plus tard la ville prendrait sur les Bretonnais laissés à découvert.



1505. Vue perspective prise de la rive gauche du Rhône, d'après Abraham Bore.
Gravure de L. Souvereyns, Goussier del.

Vers le nord, au delà des remparts du XIV^e siècle (qui prenaient naissance, sur les bords du Rhône, à la tour des Serpents pour se développer jusqu'à la porte de la Roche, sur la Saône, en passant successivement par les tours du Grifon, Saint-Macel et Saint-Vincent; jusqu'aux remparts bastionnés édifiés, par Louis XII, sur la colline Saint-Sébastien (aujourd'hui boulevard de la Croix-Rouge), quelques rares maisons s'étaguaient seules parmi la verdure de gais jardins. Ce fut alors que l'architecte Jehan Maignan (1) traça, sur l'emplacement incomparable du domaine de Jean La Giroules, les fondations de la Chartreuse de Lyon. La situation du nouveau bâtiment était tout à fait séduisante: en face de la colline de Fourvières, surplombant la Saône, ayant à ses pieds la ville tout entière, il regardait à droite et à gauche, à perte de vue, les montagnes.

Ce fut là le point de départ d'importantes constructions sur le plateau: les Carmélites s'établissaient

(1) MARION DEBAIL, maître d'œuvre. Il figure comme maître de métier pour les peintres dans les vendicats, de 1578 à 1600.

Reçu, en 1582, 6000 d'or pour les « portraits » qu'il avait faits pour la gravure des « lettres, plaques et « chartes » que la ville avait fait faire pour être envoyés à N.-D. de Lorcio à cause de la peste.

En 1592, Jean Jean Thuerin, prieur, lui donna le prix lui pour la construction de l'Église de la Chartreuse.

Il est dispensé cette année de garde et du gues à cause de cette entreprise.

En 1593, il est chargé avec Jean Perrissin, maître peintre, des commissions et peintures de décorations pour l'entrée à Lyon de Henri IV, et notamment d'un buston que la ville veut lui consacrer pour le serise de l'or.

En 1600, il est chargé d'un travail analogue pour l'entrée à Lyon de Marie de Médicis.

peu après (1626) au domaine de la Gella, sur le sommet de la côte Saint-Vincent; les Feuillants édifiaient leur monastère sur le boulevard Saint-Clair et les Augustins leur église (aujourd'hui Saint-Denis) au delà des remparts (1628). Ces travaux provoquèrent une poussée de constructions particulières qui vinrent former le noyau du futur quartier de la Croix-Rousse.

Si de nouveaux quartiers surgissent, si la presqu'île voit naître une cité nouvelle, le centre de la ville, c'est-à-dire l'ancien quadrilatère, aux siècles précédents, la « cité bourgeoise », va être doté de vastes monuments.

Dès 1607, le Grand Collège de la Trinité, œuvre du Père Marcellange, commence à sortir de terre; adossé, d'une part, aux courtines du Rhône, il est encadré par les rues Gentil et de Petesrou. La façade de la Chapelle seule retient l'attention, elle indique une recherche d'art architectural, bien qu'un certain manque d'harmonie dans les proportions trahisse l'inexpérience. L'architecte n'a cherché là — comme, d'ailleurs, en son projet pour l'Hospice de la Charité — que la simplicité et la commodité.

A quelques centaines de mètres plus bas, le long du Rhône, nous trouvons l'Hôtel-Dieu. En 1623, cet hôpital ne possédait, à la descente du Pont du Rhône, qu'un espace restreint et des bâtiments insuffisants pour les soins à donner à une population toujours croissante.



VUE PERSPECTIVE A TROIS QUARTS DE LA MAISON DE VIEUX DE LOUIS, édiée par M. Simon Maupin, voyer de la dite ville.
Borne de la *Prosopographie de l'Alsace de Zeller-Klein, 1881.*

Les recteurs de l'Hospice — notables de la ville réclus, par moitié, chaque année et qui régissaient l'Hôtel-Dieu — résolurent son agrandissement. Un nommé Laure, bourgeois de Lyon, se chargea de présenter les plans qui servirent à édifier cette merveilleuse partie de l'Hôpital que nous admirons encore aujourd'hui.

Ces bâtiments, disposés en plan cruciforme, sont les premiers qui se présentent à l'entrée de la cour de la croix, sur la place de l'Hôpital. Le cloître ne comporte que de simples arcades d'un aspect sévère, mais, au fond, dominant l'ensemble, surgit le superbe dôme du XVIII^e siècle, il est contrebouté par quatre tourelles quadrangulaires ornées de pignons, un double lanternon ajouré surmonte l'édifice et lui donne cette élégance que lui envient nos monuments modernes.

La chapelle qui y est adjointe, placée sous le vocable de Notre-Dame-de-Pitié, fut érigée, entre 1637 et 1645, grâce aux libéralités de nombreux citoyens, sans qu'il en eût été rien à l'Administration de l'Hôpital. Elle comporte une imposante façade, d'une rare originalité, œuvre de l'architecte lyonnais Guillaume Ducllet; celui-ci sut, très heureusement, prendre ce parti magistral — qui place le monument en bon rang parmi les belles églises du règne de Louis XIII — en faisant reposer le grand arc de la façade sur des pilastres ioniques. Les deux clochers, qui l'encadrent harmonieusement, sont décorés, de haut en bas, par de larges chutes de fleurs et de fruits; leur couverture, en dôme allongé, est surmontée de campaniles ajourés qui se détachent légèrement sur le ciel¹⁾.

¹⁾ C'est un monument d'une réelle valeur architecturale, précieux legs des générations disparues, orgueil de la seconde ville de France, que des vandales ont eu l'impudence de jeter à terre; le beau dame de Laure devant le surter dans cette raiat.

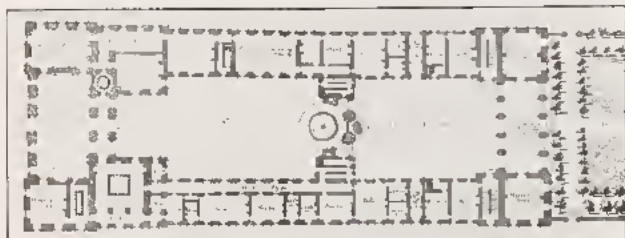
Voy. *Journal des Débats*, N^o des 17 Janvier 1808, 9 Juillet et 6 Août 1793. Articles de M. André HALLAYS.

Tous les travaux que nous venons d'énumérer peuvent marquer la première période de transformation de la ville de Lyon au XVIII^e siècle; la seconde période va s'ouvrir avec la construction du nouvel Hôtel de ville.

Pour bien se rendre compte de la hardiesse d'une entreprise aussi importante de la part du Consulat, nous devons nous reporter au début du XIV^e siècle; les premières délibérations légales du corps consulaire recevaient alors asile dans la petite chapelle Saint-Jacquène, sur la place du Pain, et la nef de l'église Saint-Nizier servait aux grandes assemblées de la commune. Nous pourrions suivre le consulat dans les hôtels qu'il occupa successivement jusqu'en 1646; à cette époque, il siégeait encore dans la modeste maison de la Couronne, qui subsiste toujours, au numéro 13 de la rue de la Poulallerie.

Lorsqu'en 1646 fut enfin décidée l'édification de la nouvelle Maison de Ville — projetée depuis longtemps déjà — le Consulat était composé de Pierre de Seve, baron de Fléchères, conseiller du Roi, président et lieutenant général en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon et prévôt des marchands depuis 1644; de Jean Vidand, sieur de La Tour; de Jean de Montcau, docteur en droit, secrétaire de la commune; de Rémond Séveiat, sergent-major de la ville, et de François Basset.

Un emplacement avantageux se trouvait précisément à acquérir, sur les anciens fossés de la Lanterne, près du jeu de l'acquedotte, au levant de la place des Terreaux. La vente de la maison de la Couronne fournit



PLAN DES BATIMENS DE LA MAISON DE VILLE DE LYON, édiée par M. SIMON MAUPIN. VOYER DE LA DICTE VILLE.
Extrait de la Topographie de la Ville, de Zeller et Stenay, 1702.

les premières ressources et le Consulat se préoccupa d'arrêter les plans. Les échevins se réunirent le 8 mars 1646 et décidèrent, d'un commun accord, « qu'il serait raisonnable auparavant que commencer de travailler, avoir un dessin et qu'ils feraient dresser plusieurs plans, tant par maître Simon Maupin, voyer de cette dicte ville, que par autres personnes d'icelle à ce entendues, lesquelles ils feront encore consulter par les plus experts architectes de la ville de Paris ».

Aussitôt après cette délibération, le Consulat écrivit au marquis de Villeroy, gouverneur et lieutenant pour le Roi en cette ville, pays de Lyonnais, Forez et Beaujolais, ainsi qu'à monseigneur l'abbé d'Ainay, lieutenant général au même gouvernement, en leur demandant leur concours pour l'obtention des lettres patentes nécessaires à la construction du nouvel édifice et leur annonçant qu'ils faisaient travailler aux plans et desins.

Les projets furent, peu après, présentés, l'un par l'architecte et ingénieur Jacques Lemercier, l'autre par Gérard Désargues (1593-1662), architecte et mathématicien, le troisième enfin par Simon Maupin⁶¹. Ce dernier projet fut seul retenu, mais on croit généralement que l'auteur s'inspira en quelques parties des

⁶¹ Marcus Simon, architecte et voyer de la ville de Lyon, né à Louzeau près de Langres, est mort à Neuville-sur-Seine le 9 octobre 1668; il fut inhumé, le 10, dans l'église des Jacobins de Lyon. — Il fut nommé le 16 juin 1637, voyer de la ville de Lyon en concurrence et sur présentation de Néry de Quilly et remplit ces fonctions jusqu'au 10 décembre 1662, époque où il donna sa démission.

En 1639, il assista — comme voyer de la commune et ingénieur ordinaire du roi — Wilhelgen, gentilhomme hollandais, pour un devis dressé aux fins de maintenir le Rhone et de le ramener dans son lit.

En 1643, édific l'édicule du pont de Saône pour abriter une statue de la Vierge de Hendricy.

En 1644, s'occupe de l'agrandissement et de l'embellissement de la chapelle Saint-Roch.

En 1646, prépare les plans de l'Hôtel de Ville.

projets de ses confrères, notamment dans la construction de l'escalier en ovale qui est attribué à Désaugères. Les travaux furent commencés dès la réception des lettres patentes et la pose de la première pierre eut lieu le 5 septembre 1646.

La construction d'un monument de cette importance provoqua, dans la cité, un mouvement considérable parmi les diverses corporations; chacun rivalisa de science et d'adresse, sous l'habile direction du maître de l'œuvre, et la ville fut dotée d'un des plus beaux monuments de France.

La façade sur la place des Terreaux — qui, primitivement, ne comportait que deux étages — était d'une grande élégance (voir notre gravure): coiffée de toitures à pans coupés, elle était dominée majestueusement par la Tour de l'Horloge qui la dépassait du double de sa hauteur; des baies cintrées, ornées de mascarons, régnaient dans la partie inférieure; au premier étage, de hautes fenêtres, auxquelles un fronton surmonté de deux lionceaux servait d'amortissement. Le maître sculpteur ordinaire de la ville de Lyon, le Liégeois Martin Hondriey, avait sculpté les figures et ornements la décorant, et notamment le fronton aux armes de France, avec trophées, au centre; les sculptures du beffroi — détruit, avec la façade, par l'incendie de 1674 — étaient dues à son ciseau.

Encadrée de deux colonnes ioniques, l'entree du monument s'ouvrait sur le grand vestibule donnant



Portail de la Maison de la Ville de Lyon, dessiné par Monsieur Simon Maupin, architecte et voyer de la dite ville, d'après qui est le *Topographe de la Gaule*, par Julien Martin, 1624.

accès à la cour intérieure. La décoration des façades de cette cour était large et d'une bonne tenue; dans le fond, un portique circulaire, du plus heureux effet, reliait les deux pavillons extrêmes que l'on voyait émerger au-dessus des autres corps du bâtiment; dans les niches ménagées se trouvaient des statues dues à Jacques Mimerel, sculpteur de la ville (1614). Trois arcades, percées dans le portique, conduisaient à une cour inférieure parsemée de jardins à la française s'étendant jusqu'au Rhône et se terminant par des bosquets réguliers dont une gracieuse fontaine ornait le centre.

La façade donnant sur ces jardins ne fut pas terminée ainsi qu'elle avait été projetée; sur les plans présentés figurait la

construction d'un magasin d'armes et de munitions qui régnait à la hauteur du premier étage; ce magasin devait être supporté par des arcades ménagées, au rez-de-chaussée, une galerie couverte. Il est probable que l'on s'aperçut à temps du préjudice que n'aurait pas manqué de porter à l'édifice cette lourde adjonction qui eût aveuglé tout développement des perspectives: la faute ne fut pas commise.

A l'intérieur, la décoration des salles ne le cédait en rien à la munificence extérieure; peintres, sculpteurs, artistes les plus renommés collaborèrent à cette œuvre magistrale. Thomas Blanchet (1614-1689), peintre et architecte, est l'un de ceux qui y apportèrent la plus large contribution, avec Germain Pauthot (1600-1671) qu'il remplaça comme peintre de la ville. Blanchet fut nommé en 1676 membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture « en considération du soin qu'il voulait prendre de l'établissement d'une école académique en la ville de Lyon ».

Revenons encore, parmi les sculpteurs, le nom de Nicolas Lefebvre, auquel on doit les superbes boiseries de la salle du consulat, dite salle des Échevins, ainsi que les deux belles figures en bois sculpté, de la Philosophie et de la Vérité, dont la grande cheminée est surmontée; le plafond et ses motifs décoratifs, également en bois sculpté, sont l'œuvre du même sculpteur. Les lambris du vestibule de la salle de la Conservation avaient été exécutés par Laurent Lor, dit Campagne, maître menuisier, et par Jacques Liattier.

Les Lyonnais étaient, à juste titre, fiers de cet ornement de leur cité, quand survint le désastreux incendie de 1674 qui anéantit, en même temps que la somptueuse façade et ses toitures, une grande partie des

décorations intérieures. Ainsi mutilé, le monument fut abrité, pendant plus d'un quart de siècle, par une couverture provisoire.

L'architecte de l'Hôtel de Ville avait doté la cité de plusieurs autres constructions intéressantes, on peut citer, parmi celles qui sont parvenues jusqu'à nous, le petit édifice qui, placé au bas de la montée du Chemin Neuf, sert aujourd'hui de fontaine. Cet édicule, élevé au XVIII^e siècle, sur le pont du Change, comportait une grande niche formant arcade d'ordonnance corinthienne avec fronton circulaire; une Vierge, œuvre du sculpteur Jacques Mimerel, s'y trouvait alors abritée. Lors de la destruction du pont de pierre (1843), le petit monument fut transporté sur l'emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui. La chapelle Saint-Roch de-Choulans (aujourd'hui disparue) avait été agrandie et embellie par ce même architecte (1644).

L'édification de l'Hôtel de Ville avait, ainsi que nous l'avons dit, provoqué à Lyon une recrudescence de constructions, le quartier des Terreaux en subit tout particulièrement l'influence.

Dans la partie méridionale de cette même place, s'élevait le monastère des Dames Nobles de Saint-Pierre; des logements qu'elles occupaient alors, plusieurs étaient d'époque assez ancienne quand elles confièrent



PALAIS DES ARTS. — Ancienne abbaye des Dames de Saint-Pierre. Fr. de La Vallée, architecte (1667)

(1667), à l'architecte François de La Vallée le soin d'ériger le grandiose et large édifice qu'est aujourd'hui le Palais des Arts. Bien qu'un peu uniforme, la façade sur la place ne manque cependant pas de grandeur; à l'intérieur, l'impression est meilleure encore: des galeries couvertes, supportant des terrasses suspendues, agrémentent de leurs arcades régulières le pourtour du jardin central.

On peut encore signaler, à l'achèvement de cette période, l'érection de l'église Saint-Just (1665), dont la tradition attribue à tort la correcte et élégante façade à Ferdinand Delamonce.

La première période de transformation de la ville, au XVIII^e siècle, s'ouvrit avec la restauration de l'Hôtel de Ville.

En 1700, Jules Hardouin Mansart, surintendant des bâtiments de la Couronne, fut chargé de présenter le projet de cette restauration qui fut approuvé. « Cet architecte, qui aurait dû se borner à restaurer, dit un historien lyonnais, voulut opérer des changements et des additions, enfin mettre à son cachet particulier. Au lieu de la toiture ardoisée à pans coupés, nous avons eu des mansardes et des dômes, sur les frontons angulaires des deux pavillons de la façade, nous avons eu des sculptures sans goût et cette bande balustrade en pierre chargée de deux colossales statues d'Hercule et de Pallas ».

Il n'est pas douteux que la façade de Simon Maupin était, en même temps que plus légère et plus élégante, mieux proportionnée que la façade modifiée par Mansart; le profil des toitures à pans coupés tranchant avec le dôme hémisphérique du beffroi et la partie centrale, étant moins élevée, donnait plus d'élanement à la tour; la présentation de l'ensemble était évidemment plus heureuse. Il serait, toutefois, injuste de méconnaître

les qualités des adjonctions et des substitutions de Mansart. Étant donnée la surélévation d'un étage dans le corps médian de l'édifice, la balustrade de couronnement apparut, au contraire, avantageuse, puisqu'elle dissimule la toiture plate substituée à la première et dentèle agréablement le front de l'étage; peut-être eût-il été cependant désirable de la voir regner au niveau de la corniche des frontons, en abandonnant alors le parti décoratif des petites fenêtres supérieures, l'importance des statues de Chabry diminuerait et les silhouettes du motif central et des dômes se seraient accusées, de ce fait.

Cette restauration n'était pas le premier travail de Mansart, à Lyon; déjà, en 1688, la ville lui avait demandé des plans et dessins pour le piédestal destiné à recevoir la statue équestre de Louis XIV par Martin Desjardins. L'architecte Robert de Cotte (1656-1733), beau-frère et élève de Mansart, qui venait d'être nommé membre de l'Académie royale d'Architecture et architecte du Roi, apporta à Lyon ces dessins et chercha un emplacement propre à l'érection; son choix se fixa sur la place Bellecour qui devint, par la suite, la place Louis-le-Grand. Fondue par les frères Keller, la statue, conduite par eau de Paris au Havre, puis transportée par mer jusqu'à Toulon, remonta le Rhône jusqu'à Lyon où elle aborda au port du Temple, en 1701. Elle ne fut placée sur son piédestal qu'en 1711, sous la surveillance de Simon, architecte du Roi, qui avait collaboré, ainsi que De Cotte, à la restauration de l'Hôtel de Ville.

Nicolas Coustou (1658-1733) et son frère Guillaume (1678-1746) avaient exécuté, pour l'ornementation du piédestal, les fameuses statues de la Saône et du Rhône qui, épargnées lors du renversement de la statue de Louis XIV, en 1793, furent transportées dans le grand vestibule de l'Hôtel de Ville où on les voit encore aujourd'hui.

Dès 1713, Robert de Cotte avait fait approuver, à Marly, par Louis XIV, les plans et projets de décoration de la place Bellecour; ces plans prévoyaient, outre l'érection des statues dont nous venons de parler, l'établissement de larges fontaines jubilantes. Une machine hydraulique, invention de l'ingénieur Simon Petitot, placée sur la première arche du pont de la Guillotière, alimentait ces fontaines, avec une pression assez forte pour produire des jets d'eau de trente pieds de hauteur. Jacques-Jules Gabriel (1667-1742), ingénieur des ponts et chaussées du Royaume et membre de l'Académie d'Architecture, donna (1724) les derniers avis pour l'entière décoration de cette place, qui devint l'une des plus belles de France. De Cotte exécuta, à Lyon, divers travaux et présenta plusieurs intéressants projets, et parmi ceux-ci le projet des innombrables façades monumentales de la place Louis-le-Grand, dont les dessins ne furent pas acceptés immédiatement, mais qui furent cependant exécutés plus tard. On attribuerait à ce même architecte l'hôtel des Concerts (1724), autrefois sur la place des Cordeliers; certains voient avec quelque apparence de raison, que Servandoni en fut l'auteur. On doit encore retenir, de De Cotte, son projet de décoration de la grande salle de l'Hôtel de Ville et ses projets et mémoires pour la construction de la loge du Change. L'un de ces projets est formé d'un carré de portiques alternés de pilastres pédonnés avec une sorte de clocher au centre, l'autre « en plan barlong, aux fenêtres en forme d'amandes ». Dans ce dernier, il élargit le pont de pierre et dégage le quartier du Change et l'église Saint-Nizier; les deux monuments se trouvant, par suite, vis-à-vis l'un de l'autre et dans l'axe du pont. Combien doit-on regretter que ce projet n'ait pas été pris en considération! Le pont actuel a été, au contraire, fâcheusement reporté en amont; quant aux deux édifices, ils demeurent dissimulés, l'un derrière des bâtiments anciens qui eût été facile de faire disparaître — tout en conservant la curieuse maison du XIV^e siècle près de laquelle ils se trouvent placés — l'autre (ce qui est impardonnable) derrière des maisons neuves.

Parmi les transformations notables de cette période, il faut citer la reconstruction du monastère des Jacobins (1714) œuvre du Père Godin; ce couvent devint plus tard l'Hôtel de la Préfecture; il était situé à l'angle de l'ancienne rue Saint-Dominique et de la place des Jacobins. Aubert relie (1705) le port des Augustins au quartier Saint-Paul par le pont de bois Saint-Vincent. Le Grenier de l'Abondance, au pied du fort Saint-Jean, est édifié (1722), par Étienne Falcy, sur les plans de l'architecte Bertrand de La Vaure; ce bâtiment, d'une architecture sobre, est couronné, dans sa partie centrale, par un fronton triangulaire, orné d'un cartouche aux armes de France d'où s'échappent des cornes d'abondance. Le quai des Célestins est

entièrement transformé (1721) et prend un aspect austère, par suite de l'érection du couvent des Célestins; cette façade monumentale s'étendait sur près de 100 mètres, et semblait amorcer les transformations désirées par les architectes d'alors, qui, pénétrés d'idées classiques et aimant la symétrie et l'alignement jusqu'à l'exès, avaient rêvé pour les maisons bordant les quais du Rhône et de la Saône une suite ininterrompue d'architecture de grande allure, mais dont l'uniformité répugnait au caractère traditionaliste lyonnais.

Le Petit Collège des Jésuites est édifié près du Garillon (1731) par un élève de l'Académie Royale de Paris, Joachim Van Rismberg (1668-1756); la mairie du V^e arrondissement y est aujourd'hui installée.

L'architecte Ferdinand Delamonce (1670-1753) est l'un des architectes du XVIII^e siècle qui laissèrent à Lyon les plus délicats et les plus savants morceaux d'architecture. Déjà, en 1701, il avait établi cette gracieuse entrée de l'Hôtel-Dieu, sur la place de l'Hôpital, quand les Chartreux lui confièrent le soin de continuer l'œuvre commencée, plus de cent ans auparavant, par Jehan Maignan; il déploya dans cette construction (1713) toute son habileté et lança, au-dessus du plateau Saint-Sébastien, le dôme qui la couronne si élégamment. Il édifia (1749) la somptueuse maison Tholozan sur la place du même nom, où l'on doit encore la riche décoration de l'ancien sanctuaire de Fourvière. Delamonce avait été nommé, en 1736, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Lyon. Son père, Jean Delamonce (1635-1703), était l'auteur de différents travaux décoratifs qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Les vastes projets d'agrandissement de la ville reçurent un nouvel élan lors de l'arrivée à Lyon de Jacques-Germain Soufflot (1713-1780): nommé contrôleur des travaux de Mably, l'éminent architecte l'était, à titre honorifique, des monuments et embellissements de Lyon. En 1776, lors de la suppression des contrôleurs généraux, il fut nommé intendant général des bâtiments. On lui attribue le baldaquin et le maître-autel de l'église Saint-Bruno des Chartreux qu'il fit exécuter alors que Delamonce venait d'achever son fameux dôme. L'architecte du Panthéon érigea, quelque temps après, les portails, d'aspect monumental, de la cour de l'Archevêché; il décora le grand salon et diverses pièces de cet édifice et y établit la terrasse sur la Saône.

Bien que d'une réelle valeur, ces travaux ne donnaient pas à Soufflot le moyen de faire valoir toute sa maîtrise; le vaste projet d'agrandissement de l'Hôtel-Dieu lui fournit l'occasion de montrer tout ce dont il était capable.

En 1737, l'Hospice se trouvait de nouveau à l'étroit et son accroissement devenait indispensable, car le même spectacle qui souffrait dans les infirmeries, en 1682, se renouvelait; on voyait encore les malades accumulés dans des salles de dimensions insuffisantes.

La construction de nouveaux bâtiments fut donc décidée et les plans en furent dressés par Soufflot, qui conçut le majestueux monument que nous possédons encore, c'est la partie la plus importante de l'Hôpital; elle fut commencée en 1748. La façade qui domine le Rhône est très imposante: au centre, un dôme puissant repose sur le corps de bâtiment central, formant avant-corps sur le quai. Une porte d'entrée, encadrée de guirlandes rigides, est accompagnée, à droite et à gauche, de deux arcs cintrés, ouvrant au rez-de-chaussée dans un parti de refends, qui, de la base de l'édifice, s'élève jusqu'au balcon du premier étage. Partant de cette hauteur, quatre grandes colonnes et deux pilastres ioniques supportent l'entablement encadrant les fenêtres du premier étage, les cœurs-de-bœuf et le cartouche ornés de chutes de guirlandes qui soutiennent de puissantes têtes de lions aux yeux d'agate. Le dernier étage, surmontant la corniche, fut, contrairement aux ordres de Soufflot, modifié par son collaborateur Loyer; le dessin du maître donnait, à la façade, une impression plus élancée, l'étage supérieur étant prévu plus élevé, le dôme, qui le surmonte actuellement, bien qu'ayant perdu à cette modification, n'en est pas moins d'une très majestueuse allure dans sa simplicité de lignes: il est terminé par un groupe de trois énormes chérubins, supportant le globe de la croix. Les ailes latérales du monument, couronnées par une balustrade, dissimulant adroitement le couvert, s'étendent, sur une égale longueur, à droite et à gauche du dôme, elles sont terminées par d'autres avant-corps, dont l'ordonnance rappelle le parti de l'avant-corps central, mais les colonnes sont remplacées par des pilastres; la balustrade supérieure est ornée d'un cartouche, accosté des statues du Rhône et de la Saône, œuvre du sculpteur Carl Elshout, qui les exécuta au XIX^e siècle, d'après les croquis de Soufflot; deux lions, en pierre, couchés aux extrémités de la balustrade, servent d'amortissement.

On comprend aisément que des sous-ordres furent nécessaires au maître de l'œuvre dans la direction de semblables travaux, dont l'entreprise dura plusieurs années; Soufflot s'adjoignit donc deux collaborateurs: l'architecte lyonnais Toussaint Loyer (1724-1807) et Melchior Muret.

D'une grande activité, l'architecte de l'Hôtel-Dieu, en même temps qu'il prenait part à Paris à d'intéressants concours, exécutait, dans notre cité, des travaux importants. L'architecte Roche fit son collaborateur dans la restauration et l'agrandissement de la loge du Change (1748) dont il fournit les dessins. Plusieurs hôtels particuliers furent construits par Soufflot, tel l'immeuble Parent (1751), sur la place de l'Herberie (aujourd'hui rue Saint-Côme); la salle des spectacles commencée en 1754 et achevée en 1756 était son œuvre; cette salle démolie en 1828 a été remplacée par le Grand Théâtre. Nous voyons encore l'éminent architecte exécuter avec Muret et la collaboration d'un riche Lyonnais, Millanois, l'ilot de maisons, construit sur pilotis, compris entre le quai Saint-Clair et la place Croix-Paquet. Le quai Saint-Clair s'achevait alors, sous sa direction et avec la collaboration d'Antoine Rater, qui, démolissant la porte d'Halincourt, rouvrait, en créant le quai d'Herbouville (1771), l'ancienne route de Genève créée par l'empereur Claude et interceptée, depuis la fin du XV^e siècle, par le bastion Saint-Clair. La belle ligne des quais du Rhône était ainsi terminée, après de longs travaux, dus au conseiller du roi et intendant des fortifications Gaspard Bertrand (1737) et aux ingénieurs Nicolas de Ville (1662-1741) et François de Ville, son fils (1712-1770).

Soufflot ne dut pas seulement Lyon de beaux édifices, mais il y fit école; ses collaborateurs et ses élèves nous ont laissé des spécimens de l'élégante architecture de leur temps. C'est à Toussaint Loyer que l'on doit (1760) l'église de l'Oratoire (Saint-Polycarpe) dont Chabry sculpta la façade; l'élégant hôtel de Varey (1758), à l'angle de la place Bellecour et de la rue Angeste-Comte, fut édifié par le même architecte. Ce bel hôtel est orné, à l'extérieur, de belles ferronneries et, à l'intérieur, les intéressantes sculptures sur bois qui le décorent permettent de le classer parmi les beaux spécimens de l'architecture de l'époque Louis XV.

Élève de Soufflot également l'auteur de l'hôtel de Parcieu, élevé (1754) sur la même place, à l'angle de la rue Boissac; cet hôtel présente une belle façade aux fenêtres ornées de riches rampes d'appui.

On peut noter, à l'achèvement de cette période, la construction de la nouvelle manécanterie (1768), édifiée par les Chanoines, comtes de Lyon, sur l'emplacement de l'ancien petit cloître Saint-Jean. Ce bâtiment, dont les plans avaient été établis par l'architecte Cy Deerenée, est d'une bonne composition, mais dissimule fâcheusement la façade méridionale de la cathédrale contre laquelle il est adossé.

L'arsenal est construit en 1782, dans la rue d'Ainay, par l'architecte nantais Germain Boiffard (1667-1754), les travaux en sont exécutés par Dupoux (1774-1814) sous la direction de l'officier d'artillerie Louis de Barberin. Lors du siège de la ville, par les troupes de la Convention, une main criminelle provoqua l'explosion qui démantela la construction. C'est à Jean Dupoux que l'on doit encore l'Hôtel des Fermes sur le quai de la Charité (aujourd'hui hôpital militaire Desgenettes).

Vers la fin du XVIII^e siècle, l'ancienne ville devenant trop étroite, les architectes furent amenés, pour faire face aux besoins nouveaux que provoquait l'extension ininterrompue de la cité, à établir de nouveaux plans.

Deux projets retenaient l'attention, le premier agrandissait la ville, vers le sud, au delà d'Ainay, en adjoignant à la presqu'île les grèves qu'avait formées le Rhône par l'ensablement de ses graviers. Ce projet était préconisé par Antoine-Michel Perrache (1716-1779), statuaire et ingénieur, qui, après en avoir obtenu l'autorisation, renversa les remparts d'Ainay et refonda plus loin le confluent.

Le second projet d'extension — qui de prime abord paraissait irréalisable — était présenté par Jean Morand. Cet architecte prévoyait l'accroissement de la ville, vers l'Est, grâce à la construction (1777) d'un pont en bois gigantesque, sur le Rhône, et l'établissement d'un quai sur la rive gauche du fleuve :

les Lyonnais ont admiré, jusqu'en 1890, cette merveille d'ingéniosité qu'était le pont Morand : l'avenir a donné raison au sagace architecte; une cité immense, qui va s'agrandissant chaque jour, couvre maintenant les anciennes plaines du Dauphiné.

La Révolution de 1793 s'attaqua malheureusement, avec acharnement, après la célèbre défense de la ville contre les troupes de la Convention, aux beaux édifices particuliers qui avaient décorés le pinceau de Boucher et d'autres peintres célèbres. Le quartier Bellecour, résidence de l'aristocratie, fut particulièrement visé. « Toutes les habitations des nobles et des riches seront rasées et ce qui restera de la ville prendra le nom de Ville Affranchie », disait le décret rendu sur la proposition de Barrère rappelant aux Lyonnais le châtimeut autrefois infligé, à leur ville, par Septime Sévère. On vit alors le vieux Couthon, muni de ce décret, se faire transporter dans son fauteuil sur la place Bellecour et là, frappant de son marteau d'argent chacune des façades, donner le signal de leur démolition; quatorze mille ouvriers furent employés à cette œuvre de dévastation pour laquelle une dépense de neuf millions de francs fut nécessaire. Succédant bientôt à Couthon, Fouché et Collot d'Herbois ancien pensionnaire du théâtre de Lyon, ruinèrent seize cents maisons, basse vengeance du comédien qui, quelques années plus tôt, s'était fait siffler sur la scène. Ainsi disparurent les plus somptueux hôtels et les élégantes demeures de cette belle période des XVII^e et XVIII^e siècles, dont nous avons réuni ici les trop rares épaves.

Nous tenons à exprimer ici toute notre gratitude aux propriétaires qui ont bien voulu nous autoriser à relever les parties intéressantes de leurs immeubles. Il est de notre devoir d'adresser nos remerciements à MM. A. Bleton, Félix Desvernay, Dissard et A. Poidebard qui nous ont aidé de leurs conseils avec autant de bienveillance que d'érudition, ainsi qu'à MM. Lucien Bégule, peintre-verrier, G. Jamot, Sainte-Marie Perrin, architectes, auprès de qui nous avons trouvé, pour la composition de cet ouvrage, les plus précieux renseignements.

ROGATIN LE NAIL.



LYON. — Vue prise des hauteurs de la Colline Saint-Sébastien, aujourd'hui La Croix-Rousse.
(Dessiné par Meunier, 1825.)

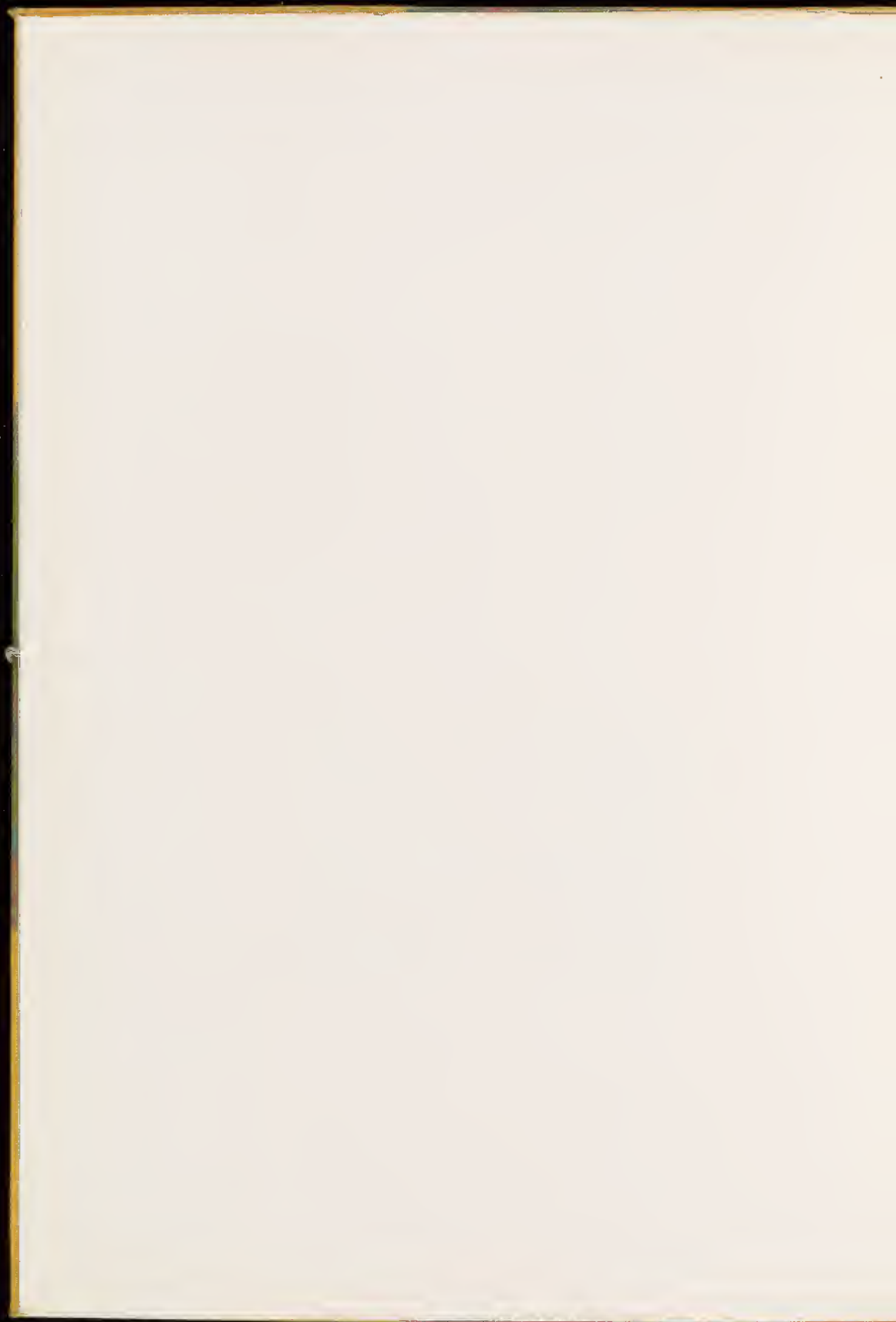


Table des Planches

Note Bibliographique

- MORINHAU. — *Histoire civile et consulaire de la Ville de Lyon*, 1706, in folio.
- ABBÉ DESORMES. — *Tableau de Lyon*, 1769, in-8°.
- M-F. LACROIX. — *Description historique de la Ville de Lyon ou Notice sur les Monuments remarquables et sur tous les objets de curiosité que renferme cette ville*, Lyon, Perisse l'ereux, 1817, in-12.
- Lyon ancien et moderne* par les collaborateurs de la « Revue du Lyonnais » sous la direction de Léon Banel, 1838-1843, 2 vol., in 4°.
- PIERRE MAYER. — *Recherches sur l'architecture, la sculpture, la peinture, la numismatique, la gravure, etc., dans les maisons du Moyen Âge et de la Renaissance à Lyon*, Paris, 1854, in-4°, fig.
- ANTOINE GASPARD BARRIS. — *Notice sur l'édificateur du Grand-Théâtre et du Palais de Justice de Lyon*, 1855, in-32.
- YVES DE VALENS. — *Les anciens Hôtels de Ville ou Hôtels communaux de Lyon*, 1862, in 8°.
- ADRIEN PELLISSIER. — *Guide historique, archéologique, monumental à Lyon et dans les environs*, 1864, in-12.
- TOULY DESORMES. — *Monographie de l'Hôtel de Ville de Lyon*, Paris, A. Harlet, 1867, in folio, fig.
- LUCIEN BÉRAUD. — *Monographie de la Cathédrale de Lyon*, précédé d'une notice historique par C. Guizot, 1880, fig.
- BOISSIER. *Histoire de Lyon. Temps modernes*, t. III, 1881.
- M-F. FLOUËT. — *L'Église Saint-Étienne des Carmes de Lyon*, 1900, in *Séjournaire des papiers manuscrits du Cabinet de Robet de Coite, architecte de Saint-Étienne (1626-1752) et de Jules Rabut de Coite (1687-1767)*, Bibliothèque de la ville de Lyon, Imp. Nationale, 1904, in-4°.
- HOUZIEUR DE LA CHAUSSEE. — *Surveillance général des richesses d'art de la France*, t. II, Province, Mon. civils.
- C. JACOT. — *Inventory général des Vies à Lyon*.
- BERNARD. — *Histoire papale de Lyon*.
- E.-L.G. CHAUGET. — *Lyon architectur. Architectes. Notices biographiques*, Lyon, Guinot et Masson, 1899, fig.

Pl. 4 à 12 — HOTEL DE VILLE

M. de Valons, dans son histoire des Hôels de Ville de Lyon nous conduit dans chacun des édifices qui abritèrent jusqu'en 1691 le Consulat; à cette époque la ville de Lyon n'avait encore pour Maison communale qu'un humble oratoire, de dimensions restreintes et pourvu de locaux insuffisants pour l'administration d'une ville, déjà très importante. Depuis longtemps déjà les échevins et les prévôts des marchands s'étaient proposé de construire un Hôtel de Ville et les frais considérables, que devaient entraîner un projet aussi grandiose les avaient contraints à l'abandonner jusqu'à ce qu'ils se représentassent une situation des plus favorables qui leur permit de le mener sérieusement à terme. Un vaste terrain, situé près la place des Terreaux, se trouvait au vu et au su de tous, se prêtant pour la maison de la rue de la Poutailerie, où siégeaient alors les échevins; le prix de la vente de la maison de ville 50.000 livres fournit les premières ressources et le terrain proposé fut acheté.

Dans leur réunion du 8 mars les magistrats de la cité désignèrent trois architectes qui se recommandaient par leur mérite, et les chargèrent de leur soumettre les « plans et dessins convenables » : Simon Mauclair, voyer de la ville de Lyon; Le Mercier, architecte de Paris et Dérargues également architecte à Paris. Le Consulat écrivit au marquis de Villaroy, gouverneur du Lyonnais et à Tabbe d'Amis, lieutenant général pour le Roi, les avisant qu'il faisait enfin travailler à l'établissement des plans et les priant de vouloir bien user de leur crédit pour l'obtention des lettres-patentes nécessaires à la construction de l'édifice.

Bientôt après, les architectes présentèrent leur projet. Celui du voyer Simon Mauclair eût été retenu pour l'exécution.

La lettre de cachet du roi arriva à Lyon le 8 mai 1691 et les travaux commencèrent presque aussitôt; la cérémonie de la pose de la première pierre eut lieu le 5 septembre de la même année. Cette cérémonie se fit en grande pompe, en présence de Gamille de Neufville, abbé d'Amay, depuis archevêque de Lyon, assisté de Pierre de Seve, prévôt des marchands, des quatre échevins alors en fonction, et de tous les anciens consuls et personnages notables de la ville, qui avaient été invités à y assister.

« Tout le monde apprécia l'acte auquel on se livre de l'édifice dont nous occupons, dit l'architecte Desjardins dans sa monographie de l'Hôtel de Ville, c'est un des rares monuments sur lesquels la critique a peu de prise, en point de vue de l'emploi des masses et du pittoresque des lignes. La construction proprement dite, sans cette des inconvénients, a été malheureusement faite en plusieurs parties avec une certaine négligence. Les arches n'ont pas été soignées, ce sujet d'intérêt nous montrera les difficultés rencontrées par le Consulat dans la conduite des travaux et ses incessants démêlés avec les maîtres maçons Darcollis et Chanat, causés par leurs nombreuses malices et la mauvaise qualité des matériaux employés.

Les travaux marchèrent cependant assez rapidement puisque deux ans plus tard les échevins y tinrent leur première assemblée.

Les peintres de la ville, Thomas Blanchet et Germain Pambou dépechèrent plusieurs des salles principales. Nicolas Leclercq se distingua par ses sculptures sur bois, dont il orna la cheminée et le plafond de la salle des échevins. Martin Houdryck exécuta les stucos qui ornaient les niches de la chapelle; les ornements et les figures de la façade avaient été sculptés par lui. Claude Warrin, maître graveur à la Monnaie de Lyon, fit les quatre médaillons en bronze de la façade, ces médaillons représentaient le jeune Louis XIV, la reine régente Anne d'Autriche, les rois Louis XIII et Henri IV.

Un incendie survenu dans la nuit du 18 septembre 1674, détruisit une partie des balcons, malgré la bravoure de la population tout entière, qui recueillit au son du tocsin, se porta rapidement sur les toits et s'efforça de conjurer le sinistre. Une grande partie des stucos d'art avait été la proie des flammes.

Le Consulat demanda quelque temps sans entreprendre la réfection de l'édifice, que l'on continua d'occuper provisoirement.

En 1791, Jules Hardouin Mansart, surintendant des bâtiments du roi fut chargé de la restauration et réédifié, en collaboration avec les architectes de Cotte et Simon, la partie *ouest* du monument, qui est la façade principale actuelle.

Marc Chabry exécuta en fait bas-relief les deux toques et les médaillons qui encadraient la statue equestre de Louis XIV. Detruite pendant la Révolution cette statue fut remplacée par des figures en plâtre de la Liberté et de l'Égalité par Chénard; un sixième siècle Legendre Hérauld sculpta la belle statue d'Henri IV que nous voyons encore aujourd'hui.

Guillaume Simon, sculpteur, exécuta la sculpture d'ornement des parties nouvellement refaites. Les deux statues colossales d'Hercule et de Pallas, placées sur la balustrade, avaient été dessinées par de Cotte et sculptées par Marc Chabry.

Pl. 43. — PORTE ET IMPOSTES

PORTE: RUE CONFORT, N° 28.
Première moitié du XVIII^e siècle.

La maison de la rue Confort n° 28 est une de celles qui offrent le plus d'intérêt parmi les constructions civiles lyonnaises. Le rez-de-chaussée est remarquable par la porte d'entrée, surmontée d'un oeil-de-bœuf avec tête de femme entourée de gracieuses palmettes et de groupes de fruits; le vide est rempli par d'habiles enroulements et ellipses enlacés, au feu forgé, le tout d'une grande richesse. Un mascarón fleur surmonte la porte quadrangulaire à fûts ioniques, des cornes d'abondance s'étalent à droite et à gauche; la porte en bois est surmontée par de fines peintures.

L'intérieur de la cour, grâce à la disposition de l'escalier muni de rampes droites, est d'un bel effet.
L'propriété de M. G. de Gasquet

IMPOSTES: RUE SAINTE-MARIE DES TERREAUX, N° 5;
RUE MICHONNET, N° 3.
Commencement du XVIII^e siècle.

Pl. 44 — IMPOSTES

RUE DU GRIFON, N° 3. — PLACE DU PETIT-CHANGE, N° 1. — RUE SAINTE-MARIE DES TERREAUX, N° 5. — GRANDE RUE DES FEUILLENTS, N° 3.
Époque de Louis XV.

Ces intéressants détails montrent que l'art du fer forgé ne trouva pas seulement à s'exercer dans les demeures aristocratiques du XVIII^e siècle, mais aussi dans de plus modestes demeures; Lyon avait alors une florissante école de serruriers qui nous a légué des morceaux remarquables de ferronnerie artistique.

Pl. 45. — BALCONS ET IMPOSTES

BALCONS: RUE AUGUSTE-COITE, à l'ancien Hôtel de Varey;
RUE EMERGÉZOL.
Première moitié du XVIII^e siècle.

Les balcons de l'ancien hôtel de Varey ont été exécutés d'après les dessins de l'architecte Louis-Saint-Lover, collaborateur de Soufflot.

IMPOSTES: QUAI DE L'HÔPITAL, 7 — COUR DE L'HÔTEL DE VILLE.
Première moitié du XVIII^e siècle.

L'imposte de l'Hôtel de Ville surmonte l'entrée de la salle du Conseil municipal.

Pl. 46. — PORTE

PLACE THODAN, N° 10

Ce vaste immeuble, connu sous le nom de Maison Thodan, et édifié face au Rhône, date du milieu du XVIII^e siècle; les plans et dessins en furent établis par l'architecte Ferdinand Delonroue. La façade comporte un avant-corps central légèrement détaché et fermé de pilastres placés obliquement jusqu'au large fronton serrant de couronnement.

Un balcon en ferronnerie, assez remarquable, surmontant le portail d'entrée, est surmonté par de délicates corniches sculptées. Un péron de plusieurs marches donne accès au vestibule voûté

qui conduit à droite et à gauche, à deux larges escaliers ornés de riches rampes en fer forgé. Le vestibule spacieux est décoré de médaillons en médaillons et d'arabesques symbolisant les quatre saisons; la porte, en bois sculpté, est une merveille de composition et d'exécution.

Pl. 47. — PORTE

PLACE D'ILLICOURT, N° 27; HOTEL DE PARCIEU
Édifié par l'architecte Pierre Deshayes

La façade, sur la place, d'une bonne allure, date du milieu du XVIII^e siècle; de riches balcons d'appui règnent aux fenêtres. Le portail d'entrée est accompagné de pilastres fins supportant un entablement à triglyphes, un front de relevé onduleux l'ensemble; la porte en bois sculpté d'une exécution remarquable, s'ouvre sur le vestibule donnant accès au grand escalier; le tout est orné d'une belle rampe en ferronnerie.

L'hôtel de Parcieu a été construit pour le marquis Regnaud de Parcieu; il est resté jusqu'à nos jours, la propriété de cette famille représentée aujourd'hui par M. le marquis de Parcieu et la marquise E. de La Garde. Cette ancienne famille lyonnaise posséda encore deux autres branches: les Regnaud de Lannoy et les Regnaud de Belleseize.

(Reconstituations commémorées par M^{rs} F. de La Garde.)

Pl. 48 — IMPOSTES ET GRILLES DE BALCONS

DÉTAIL D'UNE PORTE ET IMPOSTE, BIS ET FER FORGÉ: RUE SAINTE-MARIE-DES-TERREAUX. — IMPOSTES BIS ET FER FORGÉ: PLACE DE LA BALERIE, N° 6. — GRILLES DE BALCONS. RUE SAINT-COSME, N° 101. — PLACE DU CHANGÉ, N° 4.
Époque de Louis XV.

Pl. 49. — PORTE

RUE DES FEUILLENTS, N° 8

L'immeuble de numéro 8, rue des Feuillants, édité en 1735 la propriété de M. Jacques Driver, fabricant de soieries; il fut vendu, en 1811, à M. le Colonel Ceste, commandant la gendarmerie royale de Paris; c'est aujourd'hui la propriété de M^{rs} de Vregille et de M^{rs} Piegay, ses petites-filles.

(Reconstituations commémorées par M. A. de Vregille.)

Pl. 20, 24 et 26. — SAINT-BRUNO

Au sommet de la colline Saint-Sebastien, ayant vue d'un côté sur les Alpes lyonnaises, et de l'autre sur les Monts-d'Or lyonnais, se trouvait un domaine, connu jadis par les bruits de la ville, appartenant à Jean Girolet.

C'est là qu'en l'année 1584, avec l'autorisation octroyée par Henri III, de passage à Lyon, les Chartreux établirent un monastère, rendu nécessaire par le fréquent passage des pètres et religieux de toutes les parties de la France.

En 1590, Jean Lhéraut, prêtre récemment nommé, après avoir pris conseil de Guillaume Schelsum, religieux, chargé d'architecte, Jean Magnan, connu également comme peintre, de lui préparer un plan du futur édifice; c'est celui de l'église actuelle.

Jean Magnan mourut l'année suivante, et l'architecte Delonroue accepta de continuer l'œuvre commencée, moyennant diverses modifications qu'il crut utile d'apporter, modifications consistant dans l'adjonction d'un clocher et d'une nef, car jusqu'alors le chœur seul était consacré.

Les dévots lyonnais approuvèrent l'entreprise et la facilitèrent suivant leurs moyens.

A différentes reprises les travaux furent interrompus pour des causes diverses et, notamment, par manque de ressources.

Cependant, dès les premières années du XVIII^e siècle, la décoration de l'église commençait et les murs étaient garnis de lambris délicats.

Le peintre Horace Leblanc, élève de Lantôme, décora le clocher et l'église de peintures à la fresque retraçant la vie de saint Bruno. Cette longue œuvre fut terminée par François Perrier, cet artiste exécuta en outre plusieurs travaux assez remarquables dont il ne nous est resté qu'un seul spécimen: la restauration d'un mort par saint Antheline.

L'édifice resta achevé jusqu'en 1611. Les priens Claude Gouret et Gabriel Prenet reprirent l'église et le dernier l'achève. En 1611, en 1753, l'architecte Ferdinand Delamonce conçut ses nouveaux plans et devis pour l'érection du dome et une convention fut aussitôt passée entre le prieur et l'architecte qui devait et eût à nourrir au moment et recevoir mille francs pour ses services quelque fut le temps de l'exécution.

Delamonce, dit Mgr Forest, ayant à prendre l'œuvre au point où elle en était, se montra nécessairement gêné dans ses conceptions. Un mémoire de lui à l'Académie de Lyon, témoin de cette gêne qu'il eût à subir, ainsi, il n'aurait pas admis comme ils sont les ressauts de l'entablement qui ne permettent pas aux nuages d'être disposés d'une façon régulière entre les triglyphes. A son avis, les arcades des chapelles sont trop basses; trop basse aussi la nef par rapport à sa largeur; les arcades du tambour des piliers et leurs archivoltes sont trop larges, leurs membrures trop pesantes. Il dut se borner à corriger ce qu'il était possible de remanier, notamment les piédestaux mais qui devaient près d'un tiers de la hauteur des pilastres, ainsi que les portages des quatre grandes arcades du dome. Le tailleur de pierre eût donc à multiplier, tailler les anciens bases, cinquées et ornées des vieux piédestaux, des quatre portages des piliers sous le dome, à faire l'entour remanié afin d'établir la nouvelle base d'ordre à chacun des piliers, et à tailler les nouveaux sur les profils de M. Delamonce.

Plusieurs ans après furent à Soufflot la construction même du dome, le son non se figure dans les archives du couvent qui peut dès travaux de détails; ce fut lui qui donna les grands cadres pour les tableaux de Trémolière.

Le chanoine Jean-Nicolas Servandoni fut chargé par les Chanoines de composer le dessin du fameux tabernac qui abrite le saint-sacrement. Ce tabernac monumental est un chef-d'œuvre de grâce et de majesté. Ce fut Soufflot qui, après avoir accepté le projet de Servandoni, le fit exécuter. Les statues les plus rares ont servi à décorer la chaire, leurs sous-multiples ajoutés à l'agrément des figures et des figures; les quatre en bas, également en marbre, sont dans de très heureuses proportions et la disposition de leur plan permet de ne perdre aucun détail de l'architecture soit des trauces, soit du chœur.

Les frères Doré, de Vevey, en Suisse, fournirent le marbre.

Plusieurs artistes travaillèrent aux sculptures de l'église Saint Bruno: c'est tout d'abord Chabry, qui, outre divers cadres de tableaux et des figures d'anges, dessina les belles statues du chœur qui furent exécutées par Van Der Heide.

Ces boiseries comportent plusieurs scènes qui ont été remarquées; elles furent réalisées en 1723.

La Révolution chassa les Chanoines de Lyon et emporta leurs biens. Lors du rétablissement du culte, l'église des religieux devint église paroissiale sous le vocable de saint Bruno.

La façade actuelle du monument, œuvre de M. Simone-Marie Permi, architecte, date de 1872.

Pl. 25 à 27 — CATHÉDRALE SAINT-JEAN

PORTE DE FERDINAND
Milieu du XVI^e siècle.

La porte en bois sculpté de l'entrée principale présente dans ses belles sculptures au reste de la façade habituelle à l'époque de la Régence et de là on y sent les caractéristiques du style Louis XVI dans la console servant d'ornement au fronton dont les détails sont données à la planche 27.

La porte conduisant à la sacristie ainsi que la grille fermant le chœur sont en fer forgé d'un bon travail; cette dernière rappelle par son dessin les feronniers des Delamonce; la composition, bien que compliquée, en est claire et admirablement balancée, et l'exécution des parties en fer, aussi bien que de celles en bronze, dénote une véritable maîtrise, et permet de constater que les maîtres ferronniers de l'époque de Louis XV ne se montrèrent pas inférieurs à leurs célèbres devanciers de Mayen Age, les Bourlende et les Dalphinier.

Pl. 28 à 30. — HOSPICE DE LA CHARTÉ

SALLE DES ARCHIVES
Milieu du XVI^e siècle.

On admirera le parti des plus remarquables que le décorateur a su tirer des formes et l'ordonner dans la première période du style de Louis XV pour l'ornementation de cette salle. Les vantaux sculptés des fenêtres formant l'ombrie et les rampants d'une courbe

gracieuse, le pilier central surmonté d'une suite d'arcades et à peu de distance ornés de fleurons en sautoir, forment un ensemble plein de charme et de plus heureux effet. Il n'est pas jusqu'aux ferrures des armoires qui ne témoignent, par le fini de leur exécution et l'ingéniosité de leur mécanisme, du degré de perfection où s'était maintenu le travail de sculpture à Lyon, au milieu du XVI^e siècle.

Adossé au pilier et surmontant un socle de forme originale, se voit une réduction de la Vierge dite au château de Chevsey et qui occupe une chapelle de l'église Saint-Nizier. Qu'il y eût de la calme et rigide Vierge de l'époque moderne à cette figure agitée!

Les vitraux qui séparent les armoires sont ornés d'armes et d'armes ornées personnifiant les quatre Vertus cardinales. Notre planche se reproduit « La Force ».

Pl. 31 — PORTE ET IMPOSTE

PORTE DE L'ANCIEN HÔTEL DE MONSEIGNEUR DE BUISSE, N° 4
Première moitié du XVI^e siècle.
Cet hôtel est aujourd'hui la propriété de M. le Comte de Vaux.
IMPOSTE: RUE MALLACI, N° 24
Époque de Louis XVI.

Pl. 32 — IMPOSTES

PORTE DE L'ANCIEN HÔTEL DE VAREY: RUE ADRIESTE-COMTE, N° 2
UNE AUTRE PORTE DE L'ANCIEN HÔTEL DE MONSEIGNEUR
Milieu du XVI^e siècle.

Pl. 33 et 34. — LOGE DU CHANGE

ARCADES DU TRONÇON PRINCIPAL (1747)

Le quartier du Change fut, pendant tout le Moyen Age un centre d'activité et de transactions, le quartier le plus animé de la ville. C'était le lieu de réunion des marchands d'où de toutes les parties de l'Europe, affluèrent aux célèbres foires de Lyon, et c'est tout à côté, dans la rue de la Juiverie, que s'élevaient groupés les changeurs et trafiquants juifs.

La petite place sur laquelle s'élevait le change, s'appelait en 1355: *In fipetis, in fideria*; elle prit dans la suite le nom de place de la Frorieux-Bûlée, place où s'élevait la Frorieux bûlée, puis, place de la Draperie; ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle que nous lui trouvons l'appellation de place du Change.

Jusqu'à XVI^e siècle le change s'effectuait donc, soit sur cette petite place, soit au rez-de-chaussée des maisons environnantes et « Lyon donnait alors, pour le change, la loi à toutes les places de l'Europe ».

En 1621 le Consulat décréta de faire construire une loge des changes par suite, non seulement de l'extension des affaires, car Lyon des le Moyen Age jouant une ère de grande prospérité commerciale, mais surtout en cause de l'exiguïté des locaux des banquiers.

Des difficultés entravèrent le projet du Consulat: les propriétaires des immeubles sur l'emplacement desquels devait être édifié le nouveau monument, y étant hostiles. Les travaux ne purent être commencés qu'en 1747 après approbation des plans et de devis présentés par Soufflot et dont l'architecte Roche assumait la direction.

Ce petit monument est d'une très bonne composition et grâce à ses heureuses proportions, il donne, malgré son exiguïté, une impression de grandeur. Les sculptures de la façade furent exécutées par Chabry, qui fit également les modèles des impostes et des panneaux de porte du rez-de-chaussée. Au XVI^e siècle, un panneau fut sur le frontispice cet extrait de la lettre de Lactantius à Marcellus Pléancier: *Virtus dicit, omnia fulgura, digno honore, sui in hystorica tyrannus, reddi au commerce de la cité.*

Pl. 35 à 42. — HOTEL-DIEU

L'Hôtel-Dieu de Lyon fut fondé vers le milieu du XI^e siècle par l'évêque de Lyon saint Sacerdote, grâce aux libéralités du roi Childéric I^{er} et de la reine Tringolise. Lyon devint déjà à ces premiers bienfaiteurs, bien d'autres fondations: l'église d'Amay avait été construite par eux, et la partie inférieure du clocher actuel est un vestige de cet édifice primitif qui fut renversé par les Sarasins.

Le premier hôpital se trouvait sur les bords de la Saône et décimé par la peste l'hospice Saint-Eloi, près de la place de la Bouaie.

Ce ne fut que plus tard qu'on édifia l'hospice du *Paul de Rose* sur l'emplacement qui occupe encore aujourd'hui.

En 1546, le concile d'Orléans fixait la destination de l'Hôtel Dieu, réglait l'emploi des dons et des annués, et l'appart d'architecture irréalisable comme « assés de pauvres » quelconque contribuait à la destruction de l'œuvre.

Les constructions achevées de l'Hôtel-Dieu sont comprises dans un immense parallélogramme, limité par les rues Charlebert et de la Barre, au nord et au sud; à l'est et au couchant, par le quai de l'Hôpital et la rue Bellecordière; l'espace couvert est de plus de vingt mille mètres carrés.

C'est dans la partie au nord que se trouvaient au XVI^e siècle les plus anciens bâtiments, une galerie couverte les limitait; cette galerie était occupée par plusieurs boutiques de bouviers qui disparaurent par la suite. Des vases constructions furent alors édifiées, d'après le plan et les dessins présentés par un bourgeois lyonnais nommé Laure, plus que les restes de l'hospice reconstruit « comme étant le plus propre, commode et sévère pour loger le plus grand nombre de pauvres comme nul de tous les autres projets présentés ».

L'acte de délibération, qui fixait les auteurs lyonnais à la charité, repressent, avec vigueur, la lamentable situation où se trouvaient les infirmes, dans lesquelles on se voyait « certains de mettre quatre ou cinq malades dans le même lit, desquels souvent un se trouvait mort au milieu, un autre à l'agonie et les autres fort malades; choses pitoyables à voir et capable d'ébranler la compassion et contribution les eussent les plus endurcis ». Un concert assésent que l'installation ancienne était devenue inutile sans, pour une ville qui allait s'accroissant de jour en jour.

Toutes les constructions furent terminées en 1664, elles célébraient 146713 livres 19 sols 9 deniers.

A côté de cet hospice, vers le midi, fut élevée, entre 1637 et 1643, l'église de l'Hôtel-Dieu; son établissement ne contra rien à la ville, ni même à l'administration de l'hospice, car les libérateurs de généreux citoyens y pouvaient les marchands diapiers de la ville firent, à eux seuls, tous les frais d'installation du chœur. Les plans de cet élégant édifice étaient l'œuvre de l'architecte Guillaume Ducloux, qui eut pour collaborateur le sculpteur Jacques Mimerel, auteur de la décoration de la façade. La pose de la première pierre fut faite, en grande pompe, en présence du marquis de Villeroi, gouverneur et lieutenant-général pour le Roi en la ville de Lyon, pays de Lyonnais, Forez et Beaujolais; le cardinal, archevêque Richelieu assista également à la cérémonie ainsi que les doyens des collèges de Lyon, le prévôt des marchands, les échevins, les recteurs et administrateurs.

L'église fut mise sous le vocable de Notre-Dame de Pitié et consacrée au culte en 1645.

Au commencement du XVII^e siècle l'érection de nouveaux bâtiments est encore décidée. En 1675, les locaux, si grands, fussent-ils, étaient devenus trop étroits et ne pouvaient recevoir tous les malades et le spectacle affligeant d'au moins se présenter encore : « Les malades sont couchés quatre dans le même lit, les fiévreux sont mêlés avec les blessés qui périssent en grand nombre, surtout ceux qui sont blessés à la tête ».

Les plans des constructions nouvelles furent dressés par le célèbre architecte Soufflot, l'administration de l'hospice et les principales autorités de la ville ayant voulu donner à l'Hôtel-Dieu un aspect monumental. Tous les étrangers admirateurs encore aujourd'hui la grandiose façade qui se développe sur les quais du Rhône et à l'édification de laquelle collaborèrent deux architectes lyonnais, Foussier Loyer et Claude Méné. On reproche à ces derniers de n'avoir pas suivi adhérent les dessins primitifs du maître de l'œuvre, notamment dans le corps de bâtiment central et la domes; l'insistance des ressorts doit être la seule cause de ces modifications; la partie supérieure prévue par Soufflot était plus importante. Les directeurs des chantiers simplifièrent donc l'achèvement du monument, car, déjà, les administrateurs se plaignaient « que les dépenses prévues avaient été de beaucoup dépassées et qu'elles avaient été employées à des dépenses plus brillantes qu'utiles ». Le dernier étage, éclairé par des bois sobres fut abaissé et le clocher — qui dans le projet de Soufflot comportait d'élégantes arcades et un lanternon monumental — fut dressé sans fioriture et couronné par un groupe d'éléphants portant le globe de la croix.

À l'intérieur, point de décoration, tout est d'un aspect nu et sévère. Les vases impressionnés par leurs vases proportions et les bâtiments grandioses dans elles sont encadrées. Le clocher, du XVI^e siècle, est surélevé de plaques de marbre noir surmontées de colonnes de lantiers sur lesquelles sont gravés les noms des bienfaiteurs.

La petite entrée sur la place de l'Hôpital est due à l'architecte Ferdinand Delamotte qui l'éleva en 1701; elle porte, dans son ensemble et dans ses détails, tous les caractères du style de la Régence, une élégante coupole et le vestibule d'entrée.

L'Hôtel-Dieu de Lyon peut être considéré comme l'un des plus beaux monuments de France. Son architecture est sobre, mais majestueuse et imposante. Ses domes et ses clochers, dominés par les bâtiments, lui donnent un aspect monumental qui caractérise singulièrement et la banalité des murs à travers qui l'entourant et étend, par sa simplicité, la moderne architecture de nos Facultés qui s'étale non loin de là.

Pl. 43 et 44. — ANCIEN ARCHEVÊCHÉ

SALONS (1771)

Ces salons ont été décorés par Soufflot alors que le cardinal de Lorraine était archevêque de Lyon, et revêtent à côté de caractères du plus pur style Louis XV, les formes plus sobres qui caractérisent l'époque de Louis XVI. De là un certain manque d'homogénéité. Mais les différentes parties considérées isolément ne manquent pas de caractère et contribuent à constituer un bel ensemble.

Plusieurs pièces décorées de lambris en bois sculpté font suite à ce salon et sont également de Soufflot. La planche 44 représente une de ces pièces.

Pl. 45 et 46. — ANCIEN HOTEL DE VAREY

RUE ARCHANGE-GOZIE, N° 2

Les De Varey firent édifier en 1758 l'hôtel situé à l'angle de la place Bellecour et de la rue Saint-Joseph aujourd'hui rue Auguste Comte. L'architecte Loyer en fut l'architecte; il était élève et collaborateur de Soufflot, sans doute le maître donna son avis sur les dessins et plans de ce remarquable édifice, car on y perçoit nettement son influence. Les façades sur la place et la rue en retour présentent trois étages avec riches balcons en fer forgé. La porte d'entrée d'une belle allure est flanquée de pilastres supportant un entablement à triglyphes qui couronne une balustrade en pierre. Elle donne accès à une cour où se trouve un serain à plusieurs marches formant vestibule découvert conduisant à une porte d'entrée, surmontée d'un fronton qui termine, de chaque côté, deux ouvertures cintrées. De vases appartenant ornés de belles bossures complètent cet ensemble. Cet ensemble est l'une des rares épaves ayant survécu à la tempête révolutionnaire qui a fait disparaître presque tous les hôtels encadrant la place Bellecour. De grands immeubles, qui ne se recommandent à l'attention que par une banalité uniforme, les ont remplacés au commencement du XIX^e siècle. Le salon du rez-de-chaussée reproduit dans notre planche 45 peut être considéré comme l'un des beaux spécimens de l'architecture privée, à Lyon, de l'époque de Louis XV.

L'ancien hôtel de Varey est aujourd'hui la propriété de la famille de Salcey.

Pl. 47. — PANNEAUX DE BOIS SCULPTÉ

MUSEE

En sa salle 101.

Ces panneaux, irréprochables de goût et d'exécution, sont de parfaits modèles de style Louis XVI, dans la manière de Salcey. Ils ont été offerts au Musée par l'Assemblée de Commerce de Lyon en 1840.

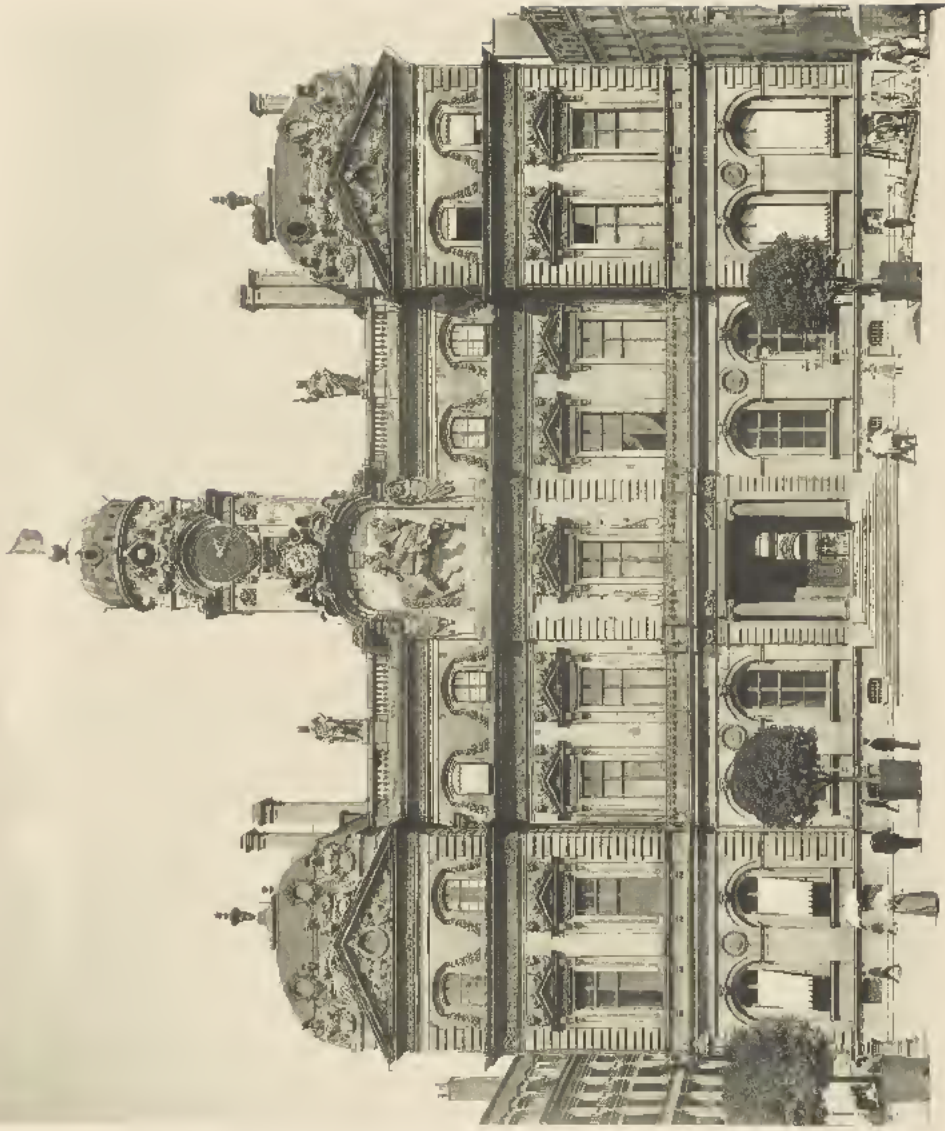
Pl. 48. — ANCIEN HOTEL DE JUYS

RECORDEMENT DES SALONS — RUE DU PLAT, N° 65

Fin du XVIII^e siècle.

L'hôtel, qui se trouve ce salon et qui appartenait à la fin du XVIII^e siècle à M. de Laband, seigneur de Saint-Paul-en-Jarez, qui fut acquitté en 1793, est aujourd'hui la propriété des Facultés catholiques.

La décoration peinte de ce salon est un excellent modèle des arabesques si fées en honneur à l'époque de Louis XVI.



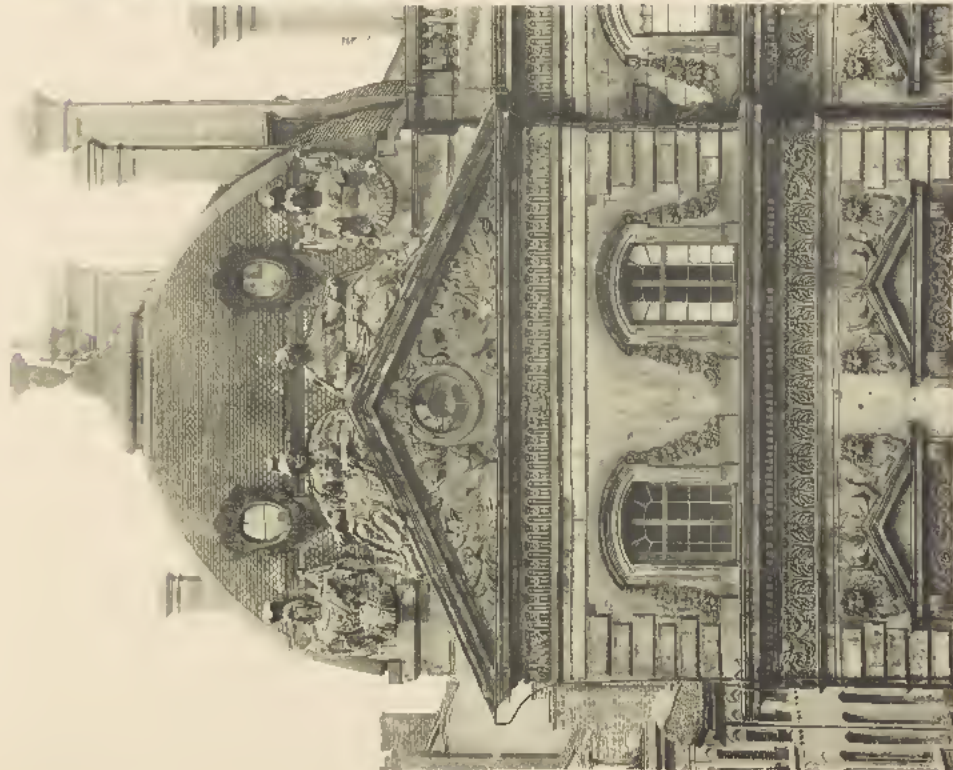
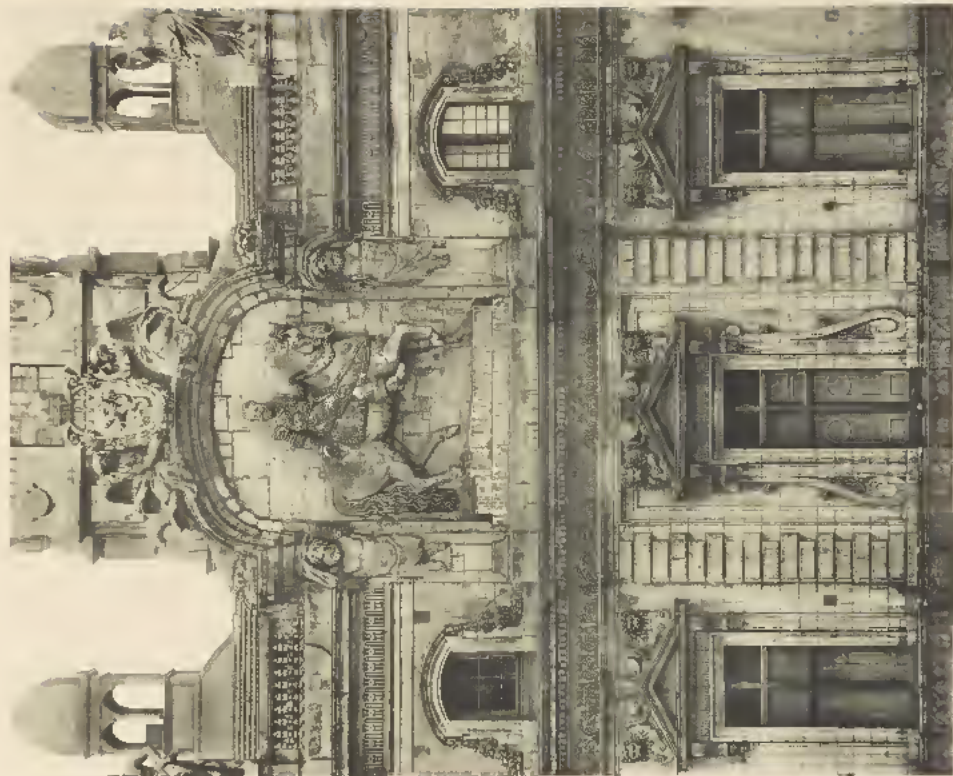
Phototyp. Barthel. Paris

HOTEL DE VILLE
 Située sur la place de la Ville, à l'angle de la rue de la République.
 Architectes de l'Etat, MM. de Yriès, Haroussin-Maisier.
 Mise en état de l'édifice et ornements en 1878, voirie

Paris

Edifice de J. B. Clément,
 A. Goblet, Elève Paris



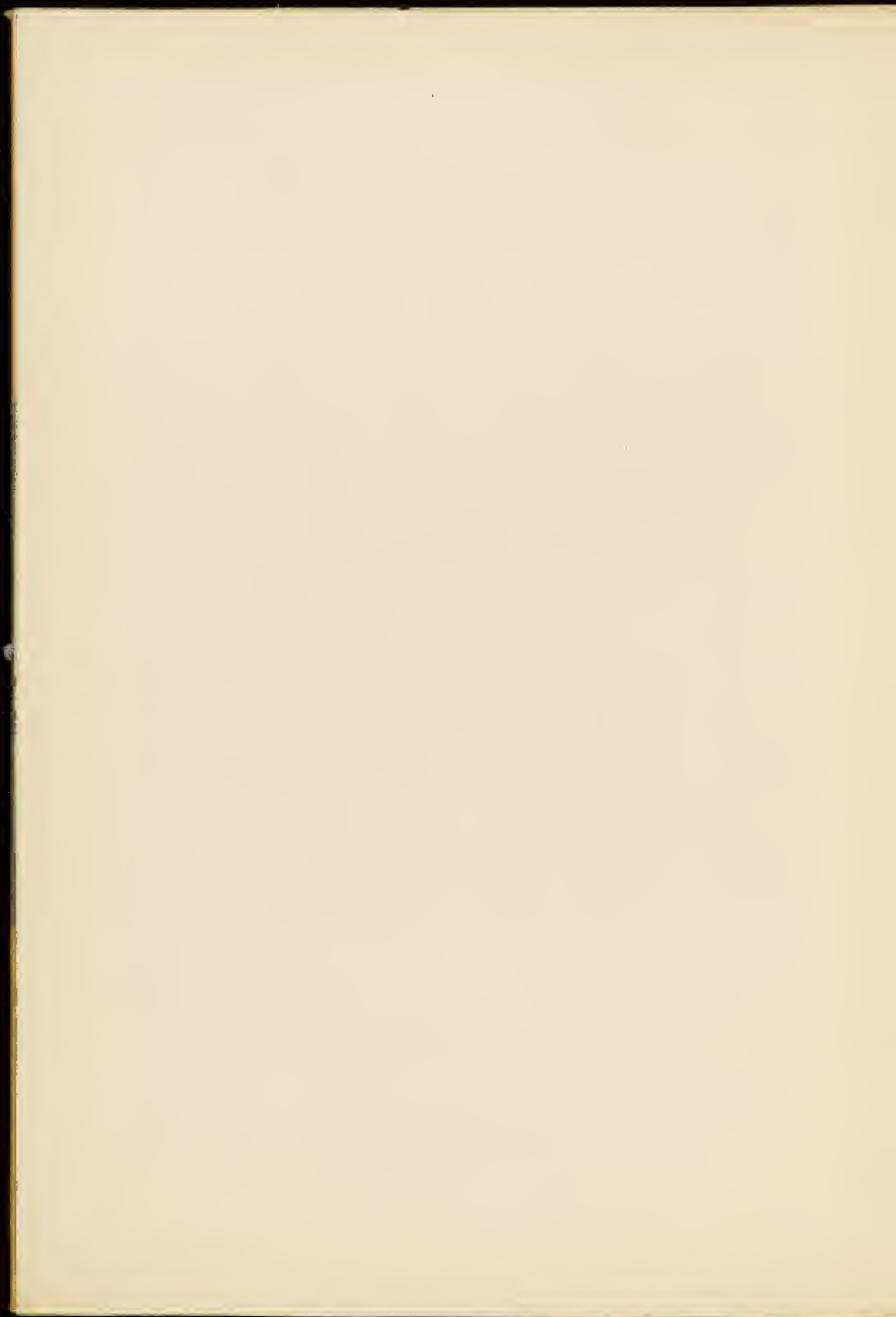


Edif. 186.

HOTEL DE VILLE
Nantes
Pl. de la Ville 1869

Lithogr. de J. B. Desobry,
A. Goussier, Editeur, Paris.

Photogr. de J. B. Desobry.



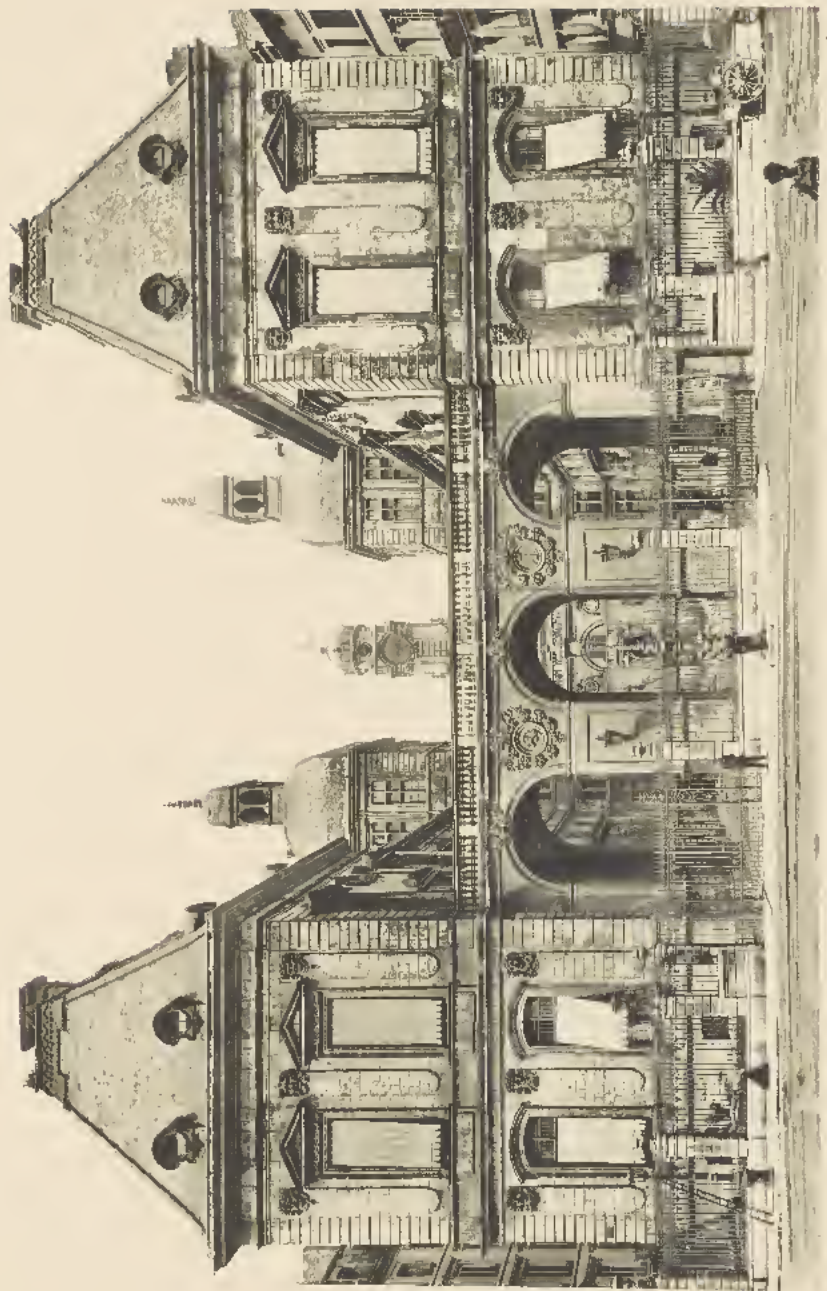
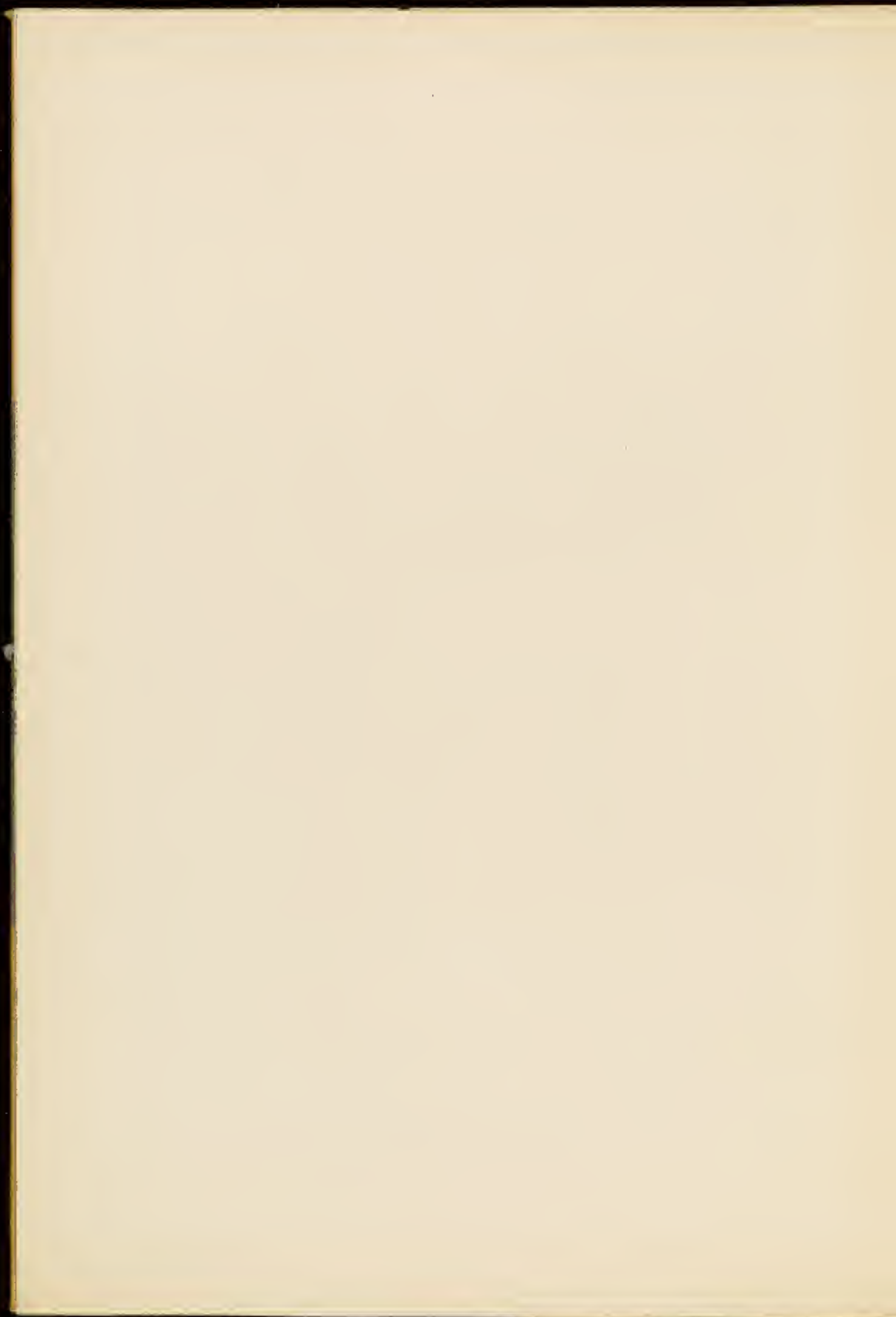


Photo. G. Schindler, Paris.

HOTEL DE VILLE
Presq. moderne.
Architecte de Salon, BAZIER.
Elevé en 1877 par le
Comte de Saligny, sur les plans de M. J. G. J.

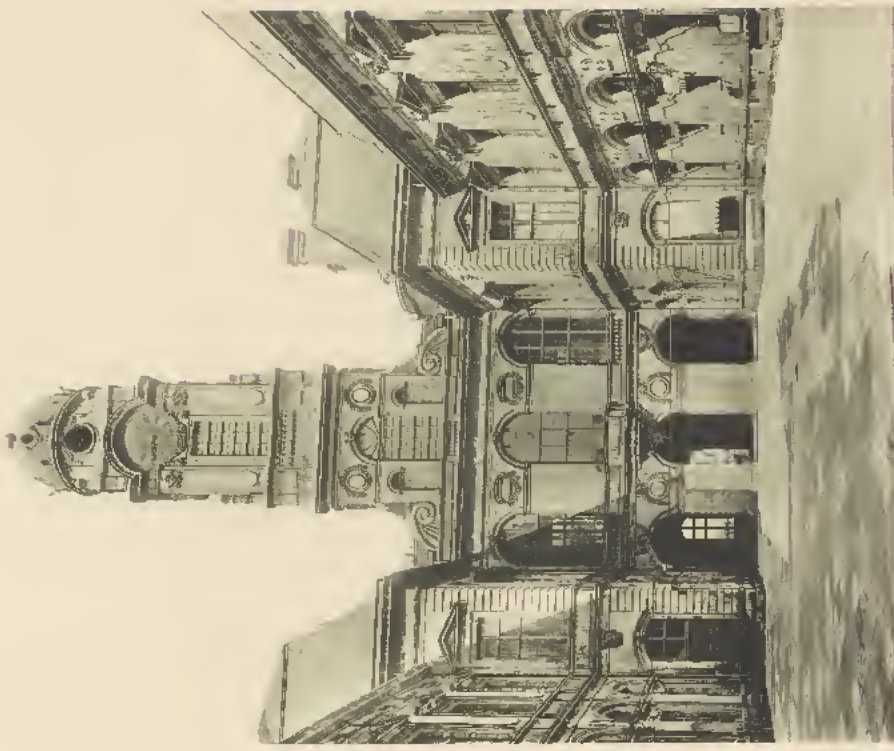
Lithographie de A. J. Dorelli,
4, rue de la Harpe, Paris.





Herzog & Neuberger, Paris.

HOTEL DE VILLE
Architectes de S. Goussier, Mouchon.
Rue de St-Jean.



Dupuis.

HOTEL DE VILLE
Rue de St-Jean
Architecte de M. V. V. V.
Construction de 1772-1775.

Élévation de St-Jean, Dupuis.
4. Cour de l'Hotel de Ville.





514.



HOTEL DE VILLE
 Bords du pont d'Ambron. — 81 face. — Vers le fronton, remarquer une archure
 517. 210.



518. 210.





Phototyp. Raymond, Paris

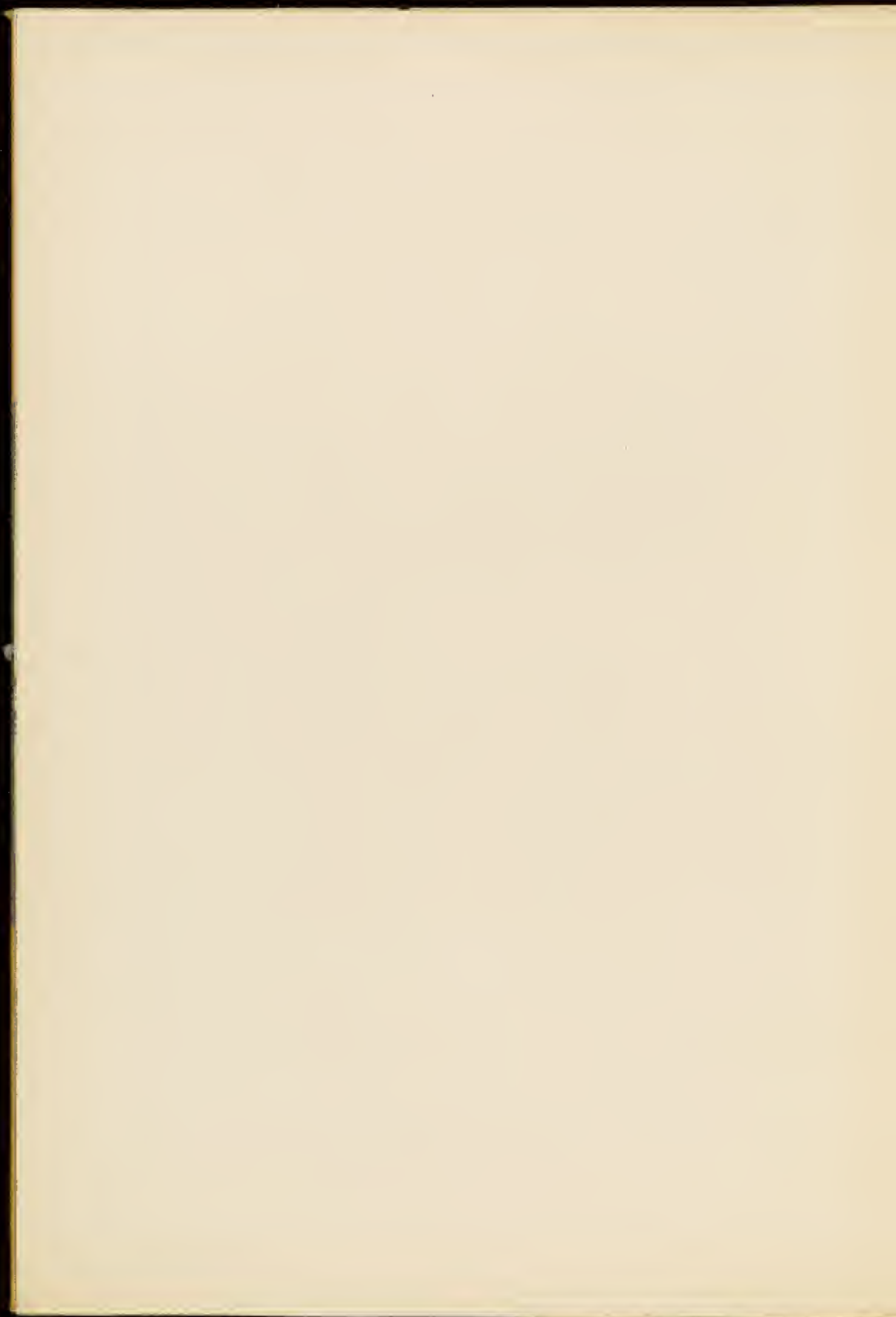
Thyssen

HOTEL DE VILLE

Orné

Dessin des frères de Cuvillier-Flamant
d'après les plans de l'architecte
1716-1721

Esquisse des Arts Décoratifs,
à Gobelins, Paris.





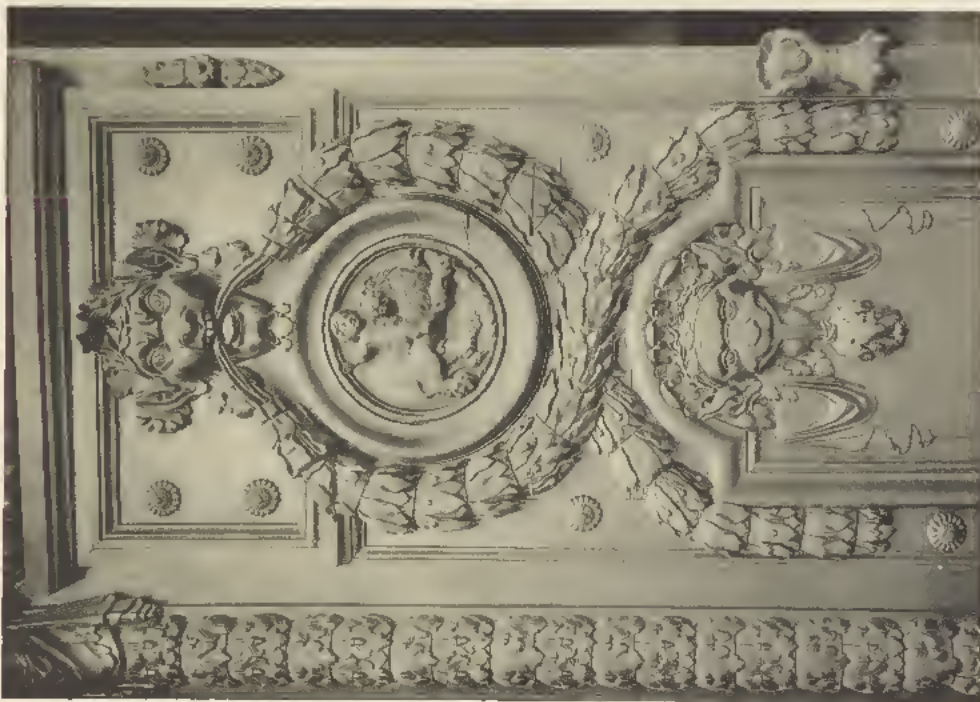
Phototyp. Bachelard, Paris

Plaque

HOTEL DE VILLE
Paris sur la place des Terrennes.
1721

Engraving by Ach. Duvandji,
A. Calais, Bellin, Paris.





SCULPTURE, HOTEL DE VILLE.



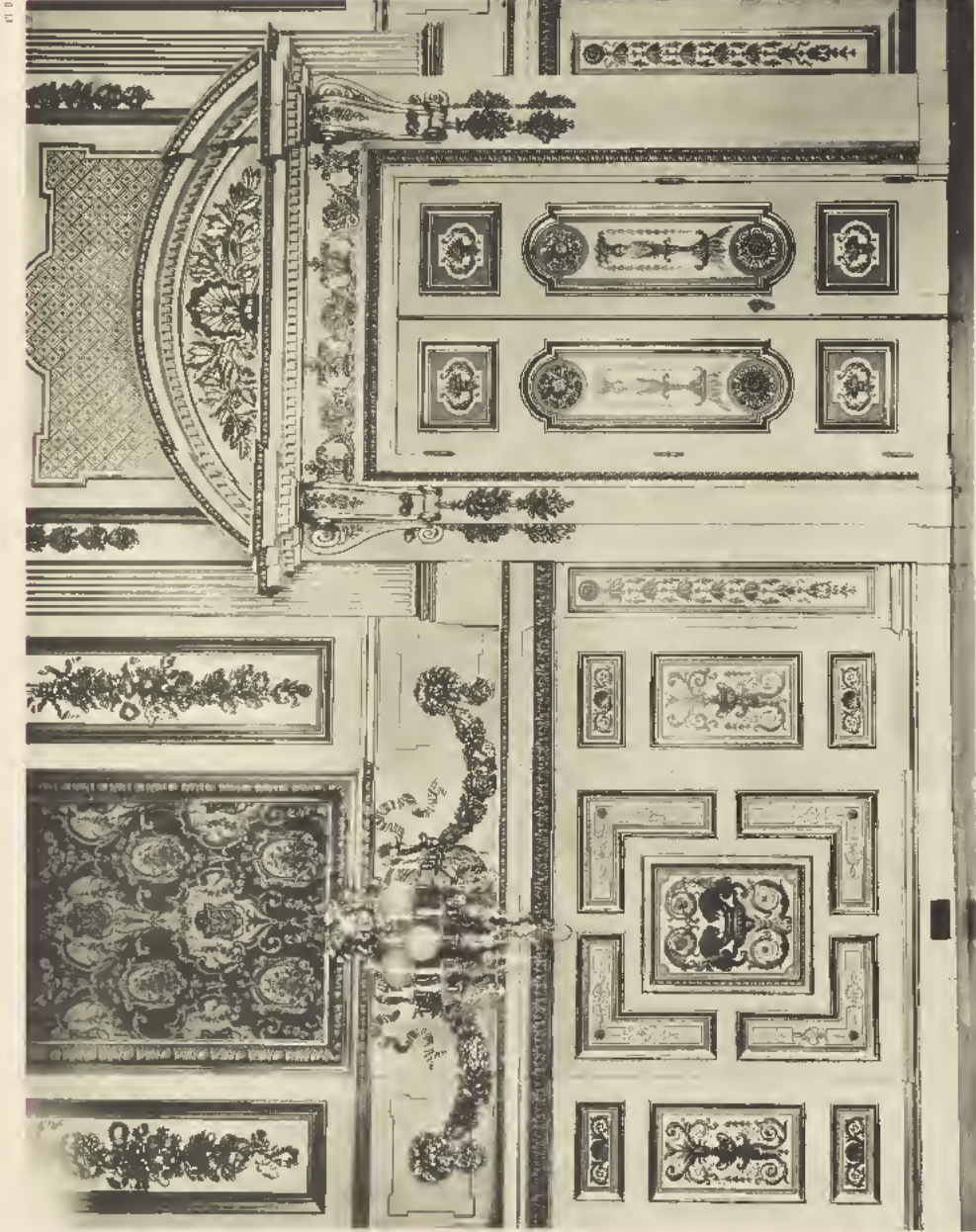
SCULPTURE.

HOTEL DE VILLE

Reste de la sculpture en plâtre de Terrance (1884)
 Le Dieu et la Femme
 Annonciation en plâtre par Goussier et Nicolas Coypont, abattre dans le vestibule
 1891. 1894.

Edifice de 4011 Diester.
 J. Goussier, Goussier, Paris.





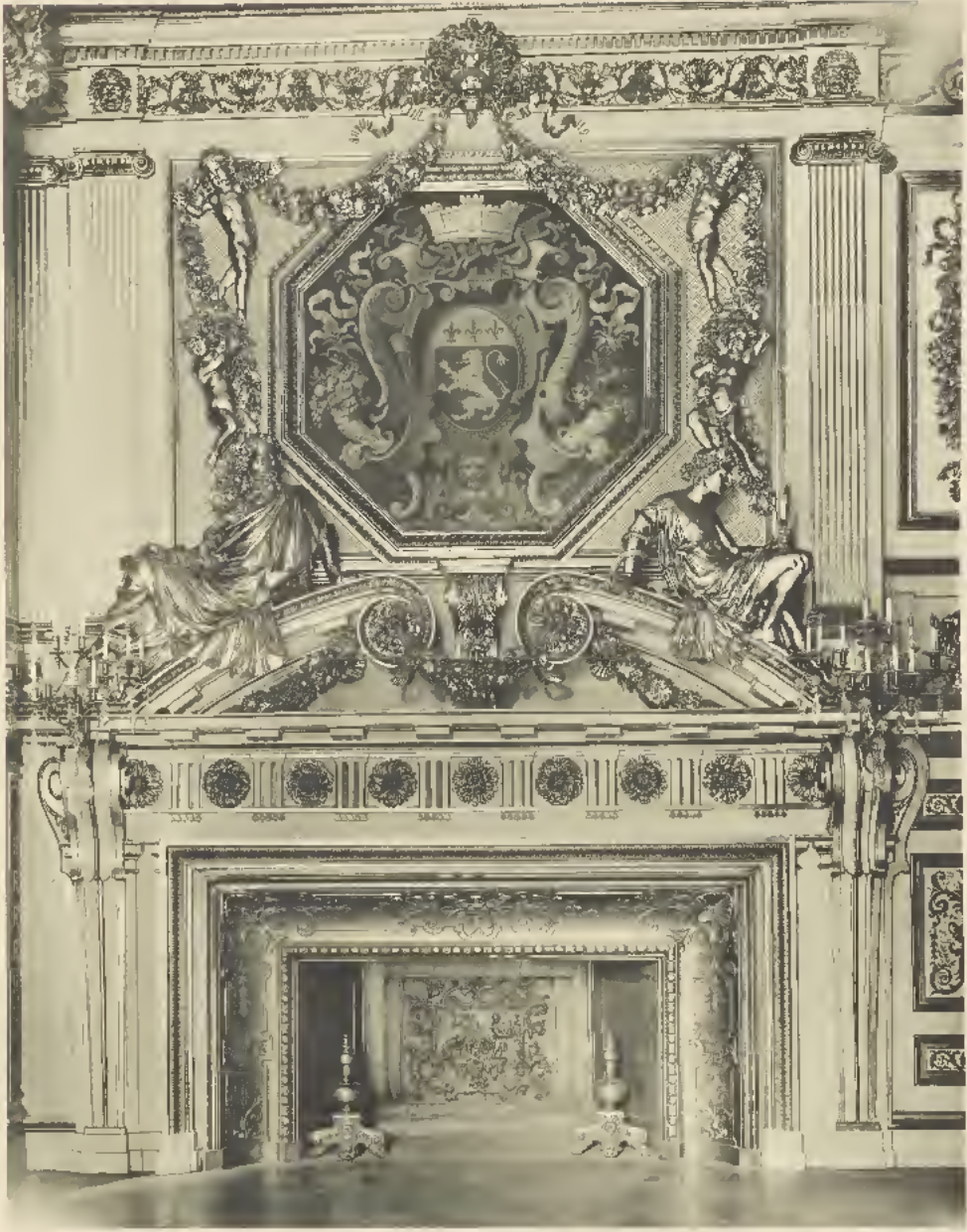
Dequod.

HOTEL DE VILLE
 Salon de l'Empereur
 ATTP. 1846.

Henriette Bernier, Paris.

Lith. de M. Drouot
 4, Galerie Colbert, Paris.





Théodore Béchard, Del.

Del.

HOTEL DE VILLE

Salon de la Ville

Detachée de ses des. sur les de la Philosophie et de la Vérité, par MIGNON et L'ÉCOLE, 1838





Pinx. Joseph Bonaventura, Sculp.

Dessiné

MOTEL DE VILLE
Peinture de la Salle des Séances
Peint par M. Joseph Bonaventura
1868





Photog. Durand, Paris

D. 12

HOTEL DE VILLE
 Plafond de la salle des PE, dans le Pavillon Nord
 Peint par THOMAS BLANCHET.
 1808





Thompson 1898, Paris

PORTE
Rue Cordan, n° 26.
Même axe à 1172 1106.



Dépot

IMPOSTES
Rue Sainte-Marie-des-Terrasses, n° 5.
Rue Mercière, n° 14.
Même axe à 1159 1106.





Photographe L. Bouché, Paris

Edp04

IMPOSTES

Rue du Grillon, n° 17.
Rue Saint-Marc-des-Tournaux, n° 1.
Epoque de Louis XV

Place du Peux-Change, n° 1.
Grande Rue des-Fouffrans, n° 3.





Phototyp. Gauthier, Paris

BALCON
 8, rue Argente-Croix
 IMPOSTE
 Porte de la Saule au Salon d'Industrie. Paris de 1875
 (Cours de la Saule et de la Saule)
 Musée de l'Industrie

IMPOSTE
 7, Quai de l'Herpe 1
 BALCON
 1, Rue Emile-Zola
 Commencement du XIX^e siècle

Edouard-Louis Bouché
 J. Saligne, Editeur, Paris

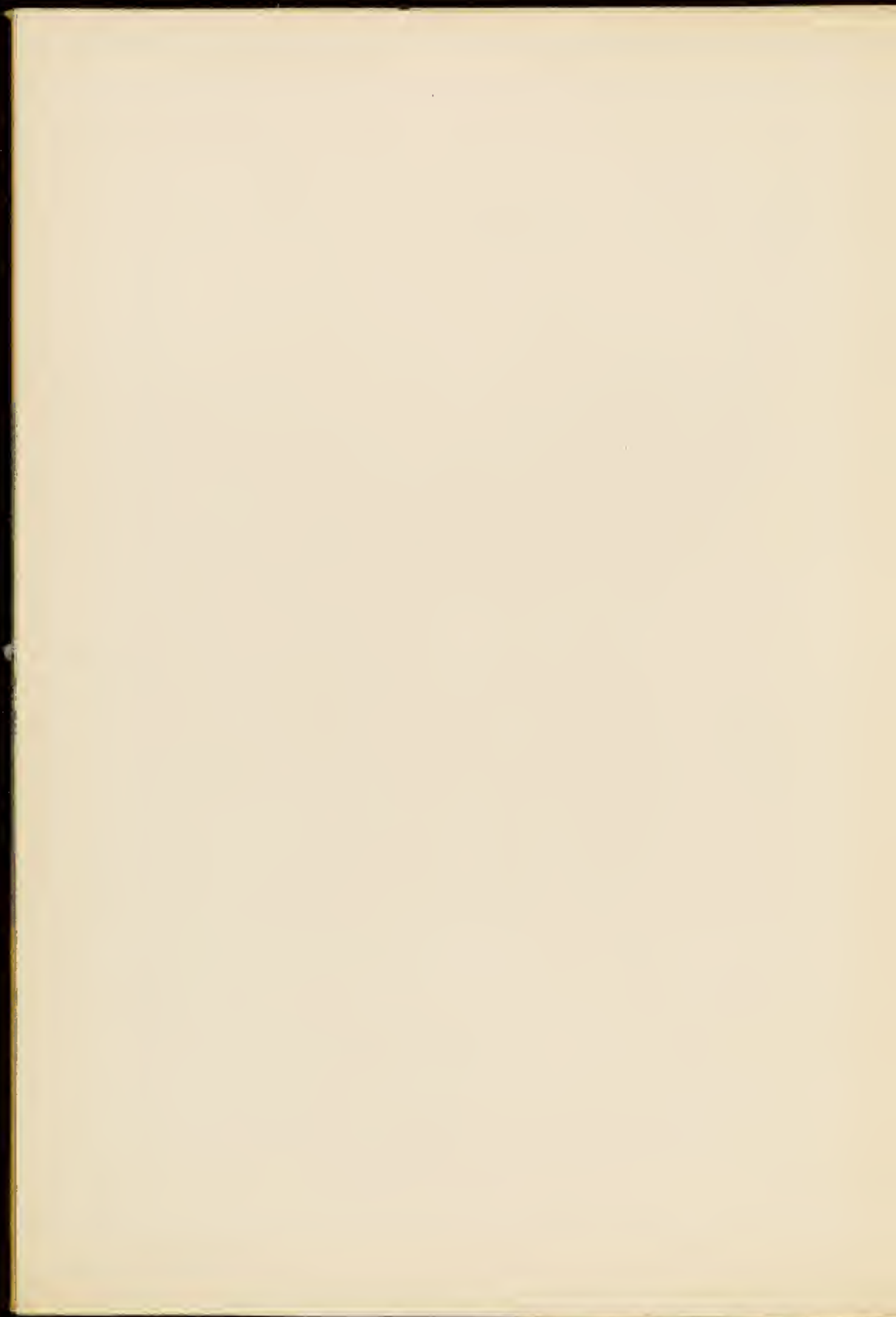




Dessiné par H. L. L. Paris

H. L.

DORTE
 Maison de la Ville de Lyon
 Dessiné de DESLIGNES
 Église de Saint-Jean





Plancher Barland, Rom.



Dupot.

PORTE
 Place Bellecour, n° 17
 Dessin de PIERRE TREKADEY, architecte.
 Groupes de Louis XV





Reproduction d'après les originaux.

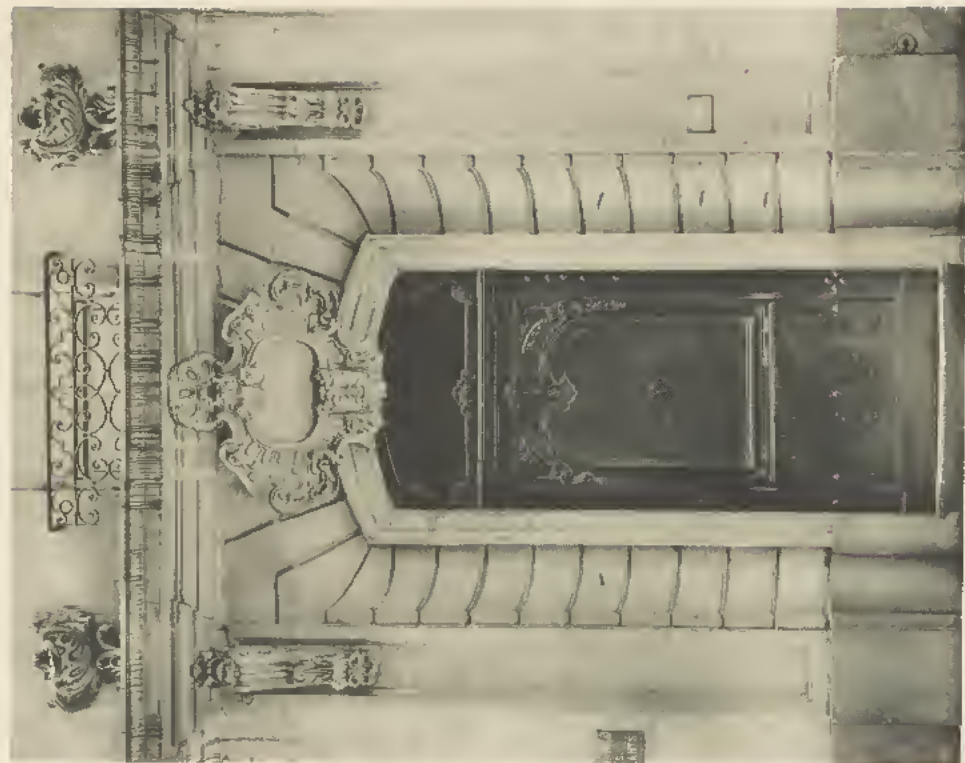
IMPOSTE ET PARTIE SUPÉRIEURE D'UNE PORTE
 Rue Soliman-Marouf au Terrain.
 Groupe N° 1092. 25

IMPOSTE
 Place de la Balaie, n° 4.

BALCONS
 Rue Saint-Comte, en face de l'Église de Charité, n° 1.
 Époque de Louis XV.

Reproduction d'après les originaux.
 1. Musée d'Art et d'Archéologie.





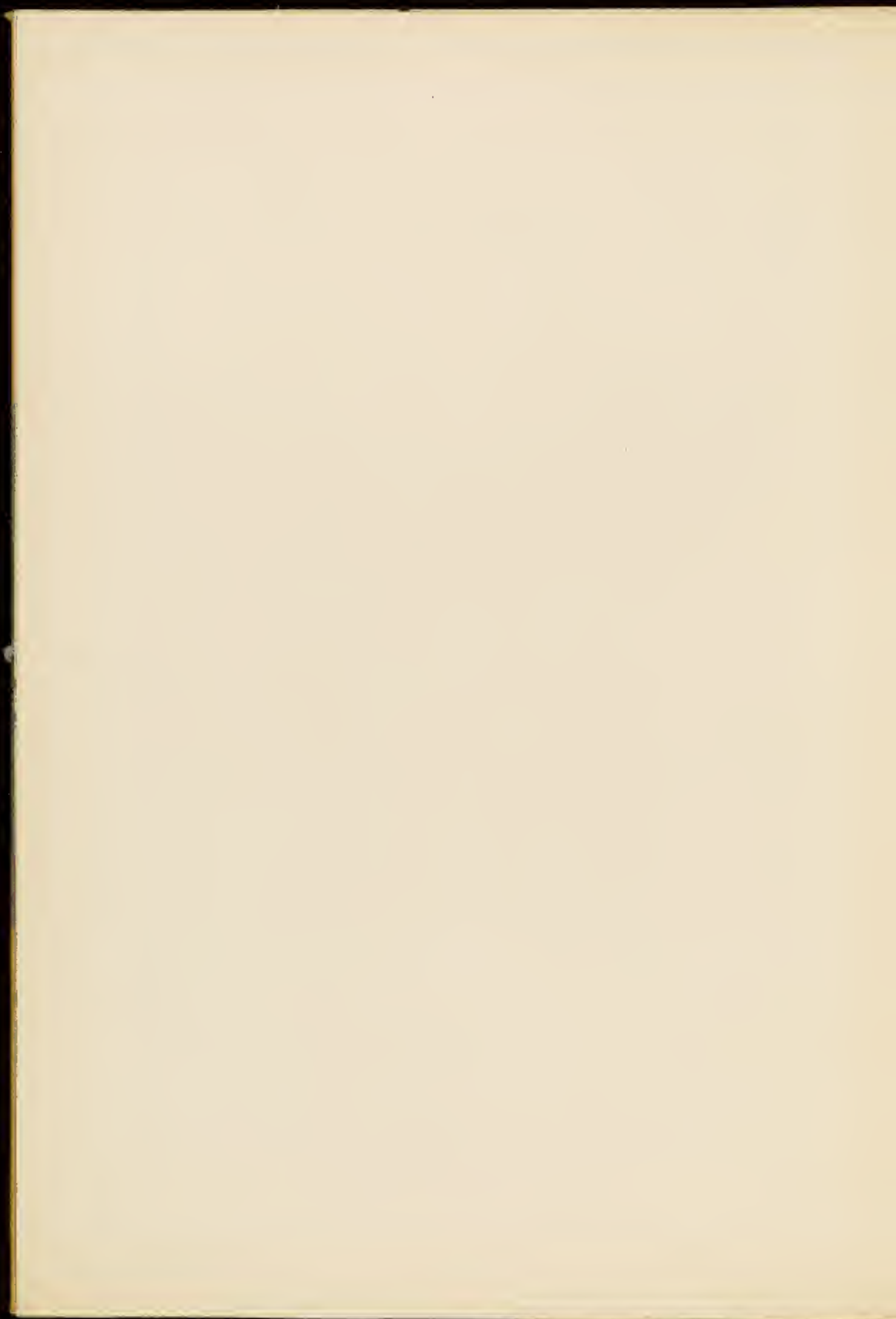
Paris.

L'Assommoir, par Zola.
A. Ollivier, Editeur, Paris.



Photographie de l'Assommoir.

PORTE
& ARCHITECTURE
Maison de l'Assommoir.

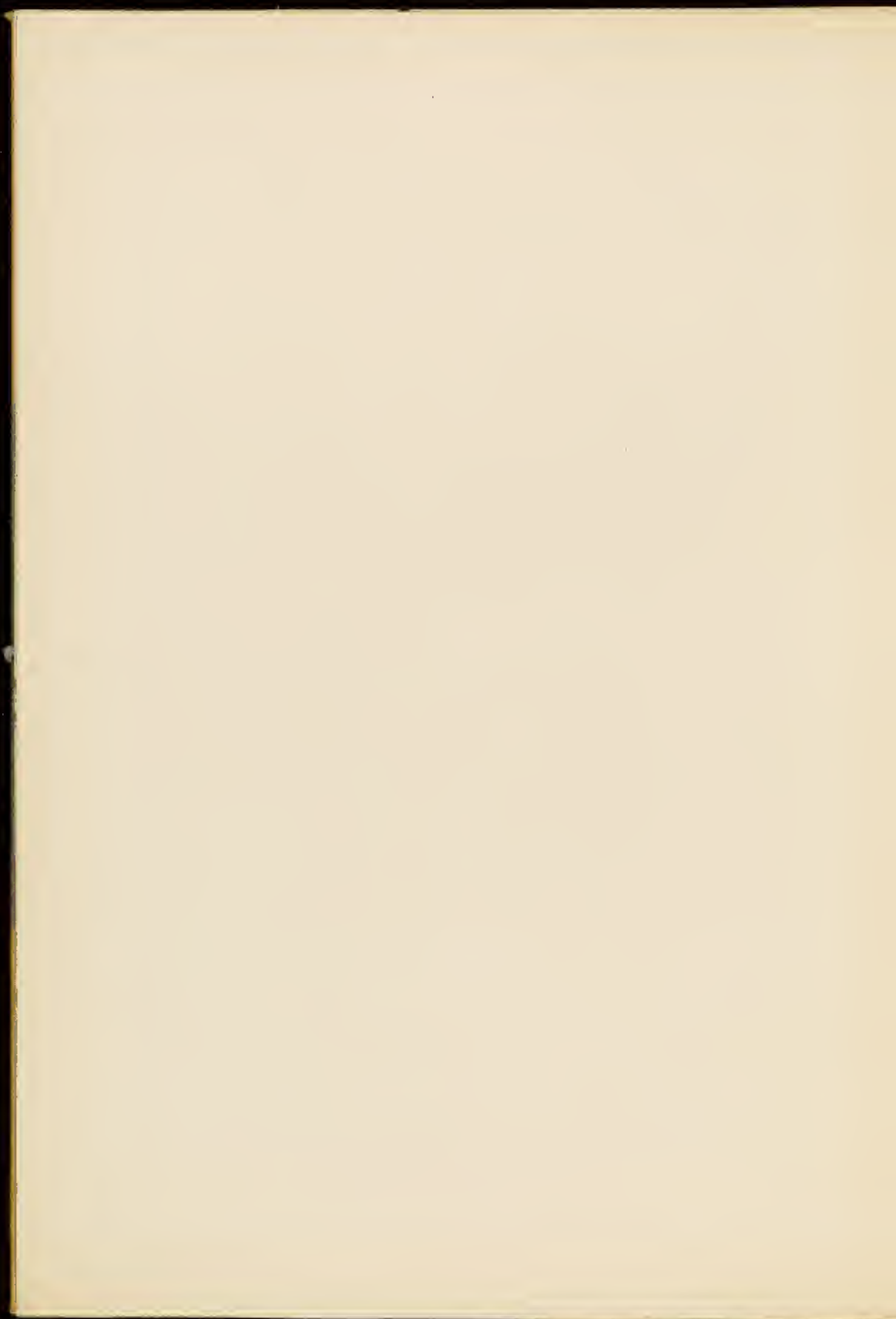




Henryzla Barraud, f. sc.

1840

SAINTE-BRUNO-DES-CHARS
Église de la ville de Lyon
FELIX MOISSE, architecte.
1772
Collection dessinée par Gervais Soubrier



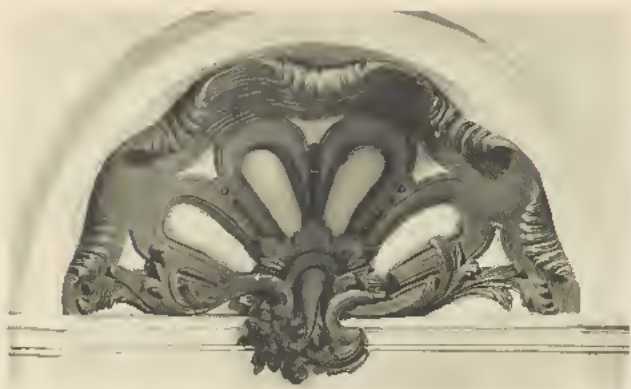


Photo par Berthoud, Paris

Dessin

SAINTE-BRUNO-DES-CHARTREUX

Bâté par le Maître-Jacob
Dessin de GERMAIN SOUFFLOT.

1737
Plan de l'église.
Mètres de 1710 à 1715.

Le plan de cette église
a été tracé, à Paris, par





Plaque par Bernaud, Paris



Elyon.

SAINT-BRUNO-DES-CHARTREUX
 Portes et balustrade de la chapelle.
 Vaux de 1730 siècle.
 (Plaque dans le salon de l'époque, cernée en 1899).





Plancher de la Chapelle

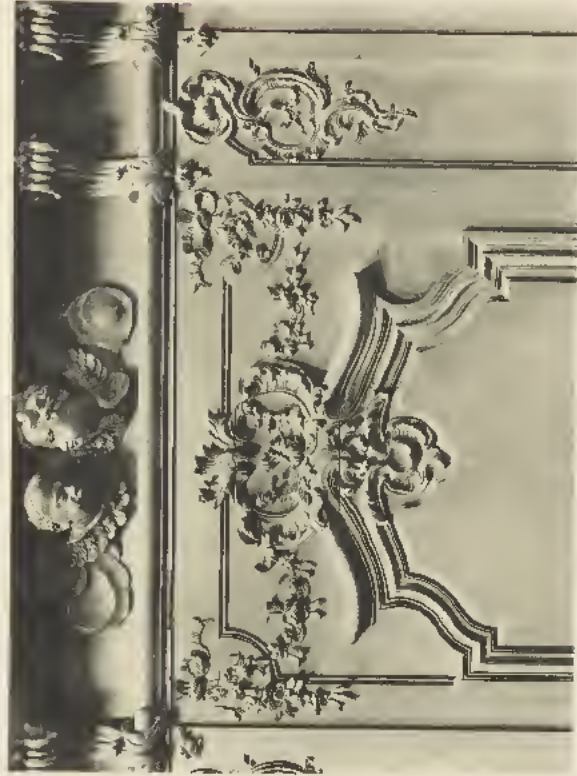
SANT-BRUNO-DES-CHARTREUX
 Altare, nel tempio di S. Bruno, in un'aula del 1710, in stile
 Rococò di Cuvilliers; sculture di Volp 1710-1715.

Opera de Volp, 1710.

Fig. 33

Edizione del 1870.
L. Calvesi, Editore, Roma.



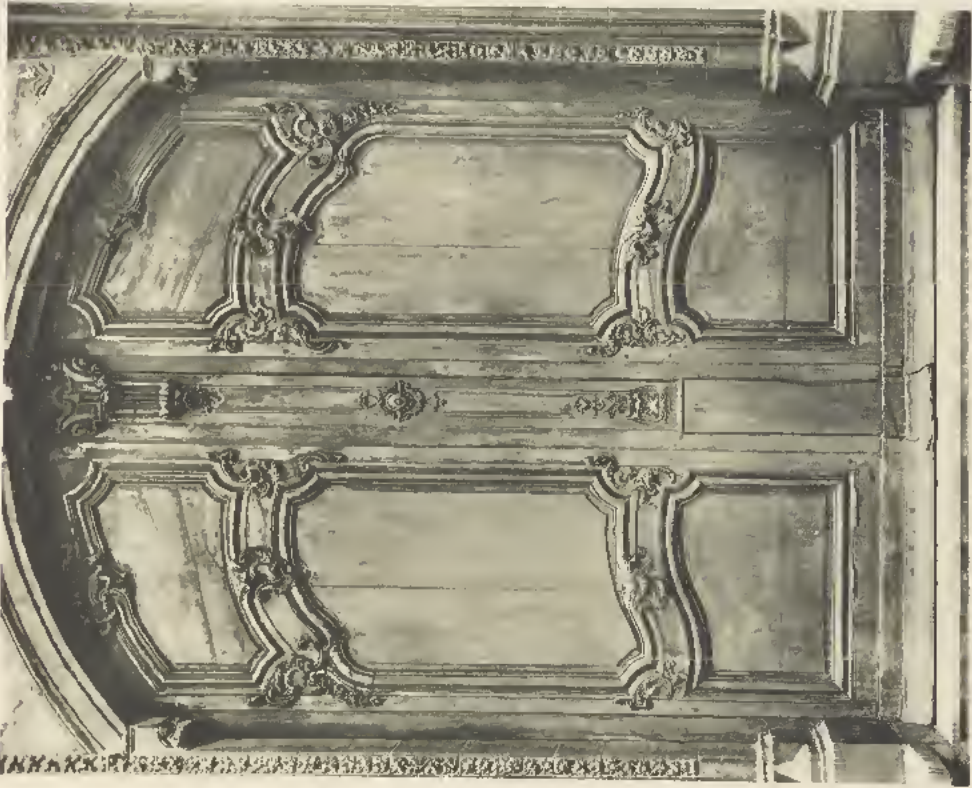


SAINTE-RHUNO-DES-CHARTREUX
 planche des portes de bronze
 Musée de Cluses; collection de M. DEBET
 Musée de Cluses

Phototypie Barraud, 1908

Phototypie Barraud, 1908





Photogr. Bechert, Paris

Porte principale
des rochers

CATHÉDRALE SAINT JEAN

Porte de la grande sacristie
par l'int.

Appart. de Louis XV.



Photo.

Éléments de nos illustrations
à l'œuvre de l'Éclaircissement





CATHÉDRALE SAINT-JEAN
 Plâtre gris-bleu
 Dessiné et gravé par
 M. de VITTEL

SAINTE-BRUNO-DES-CHARTREUX
 Travaux
 Cadre en bois doré par GERMAIN SOUFFLOT.
 (Peinture de TACHOLIERS).
 Musée de LYON.

Dupré

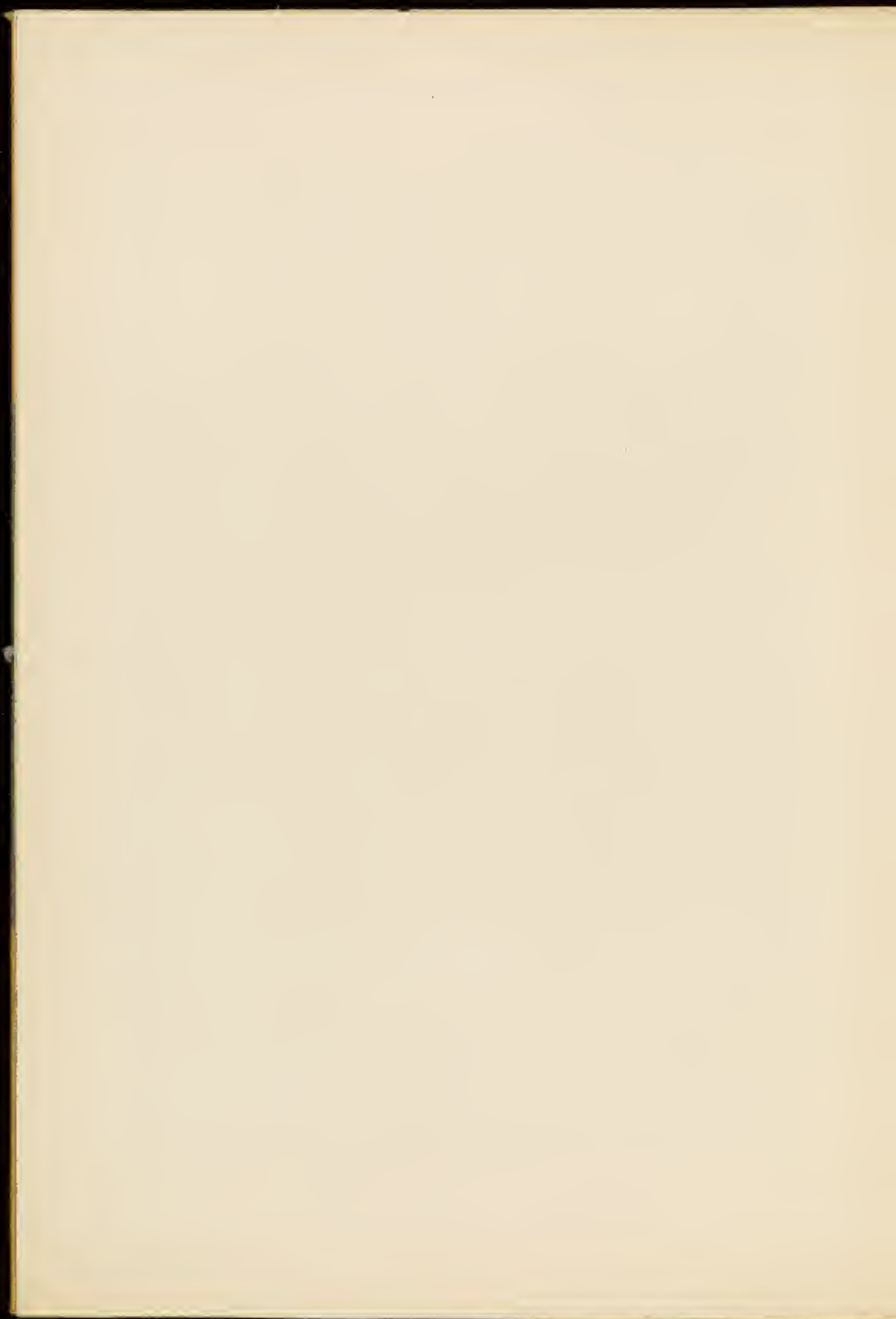


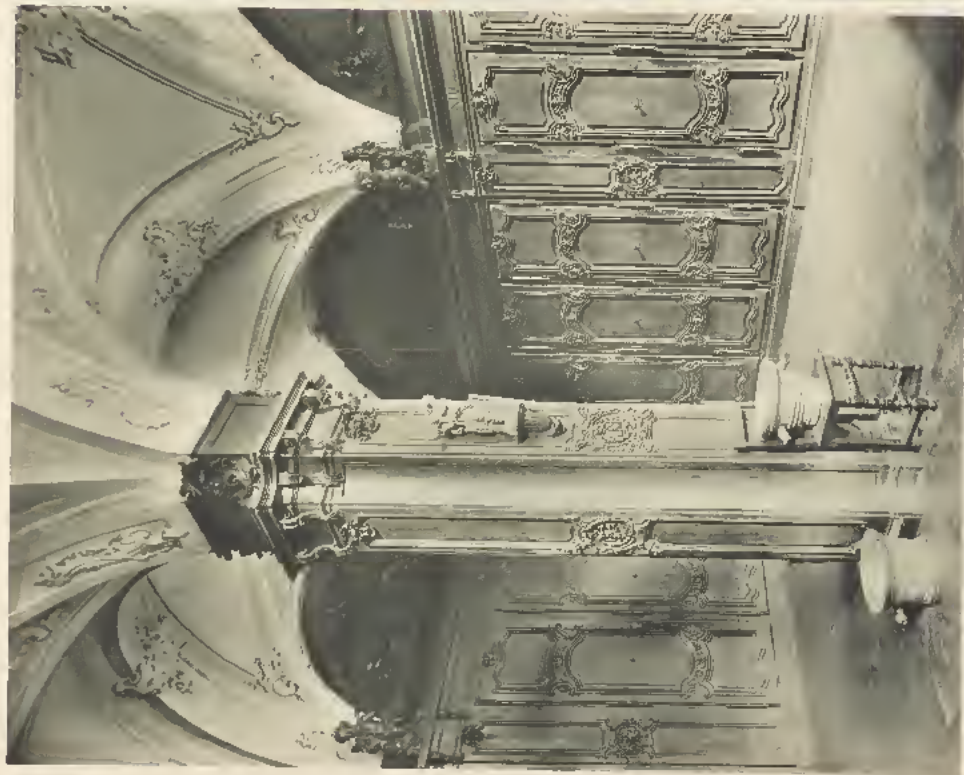


Pl. 27. Grilles. Fer.

CATHÉDRALE SAINT-JEAN
Cité de Cloux. Fer forgé
Milieu du XVIII^e siècle.

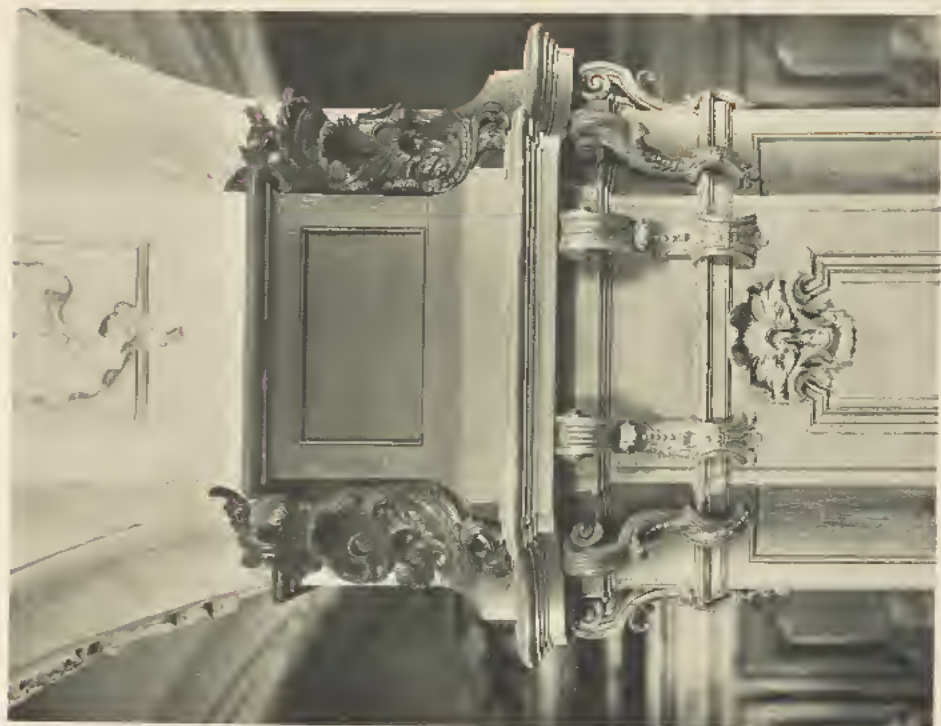
Dessin





Henry M. Bichsel, Paris.

HOSPICE DE LA CHARITÉ
Sous les Arcades.
Maison de 1760 et 1761.



Bertron.

Album de la ville de Lyon, sous
la direction de M. Bichsel, 1904.





Photo. par Bonheur, Paris

Dessiné

HOSPICE DE LA CHARITÉ
Salle des écritures
Toujours les dimanches en bas excepté
celui de 3 P.M. à 4 h.





Giuseppe Penon del Bernini

Dessiné

HOSPICE DE LA CHARITÉ
Salle des Archives.
Plafond des stalactites





reproduit d'après, 1782

IMPOSTE
21, Rue d'Alsace,
Lyon au LXXXI



1782

PORTE
Hôtel de Noailles, 8, rue Boissac,
Lyon au XVIII^e siècle



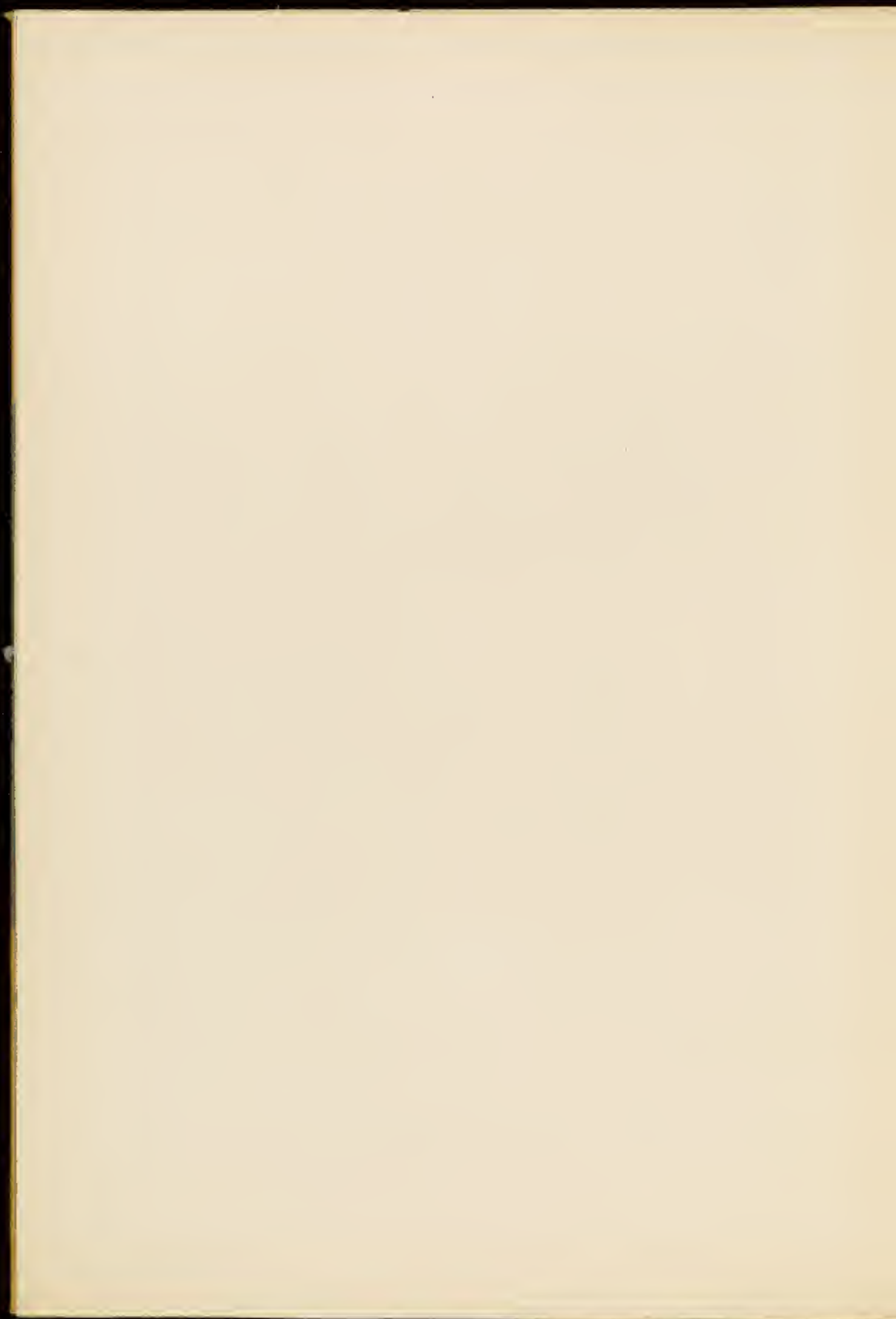


Thompson, architect, Paris

Dujon

PARTIES SUPÉRIEURES DE PORTES

Édific. de Mompuy, Rue Bossue, n° 6.
 Premier étage de 1820 à 1828
 Hôtel de Vaire, Rue Auguste-Couste, n° 2.
 Maison de 1820 à 1828



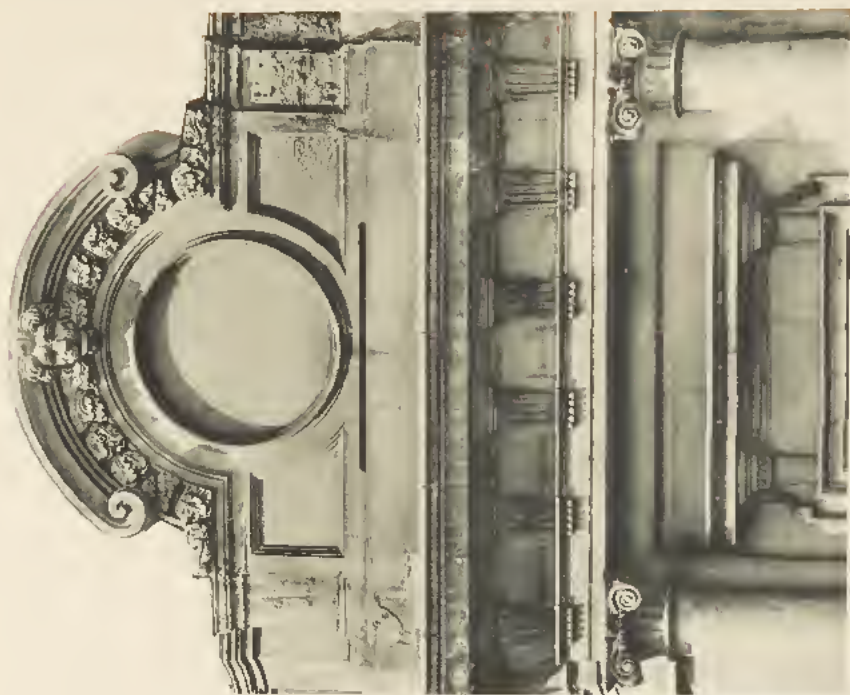


Charles Kribitz, Paris

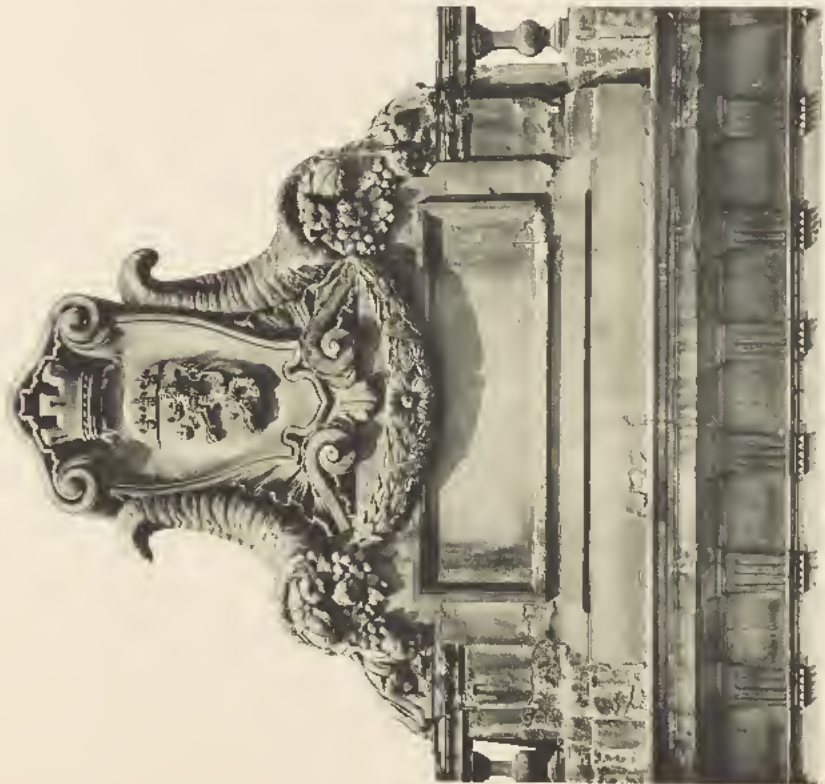
Dijon

BOURSE DE LYON
 Architecte: M. SURETTE Sculpteur: M. CHENAS.
 178
 Actuellement: Temple protestant





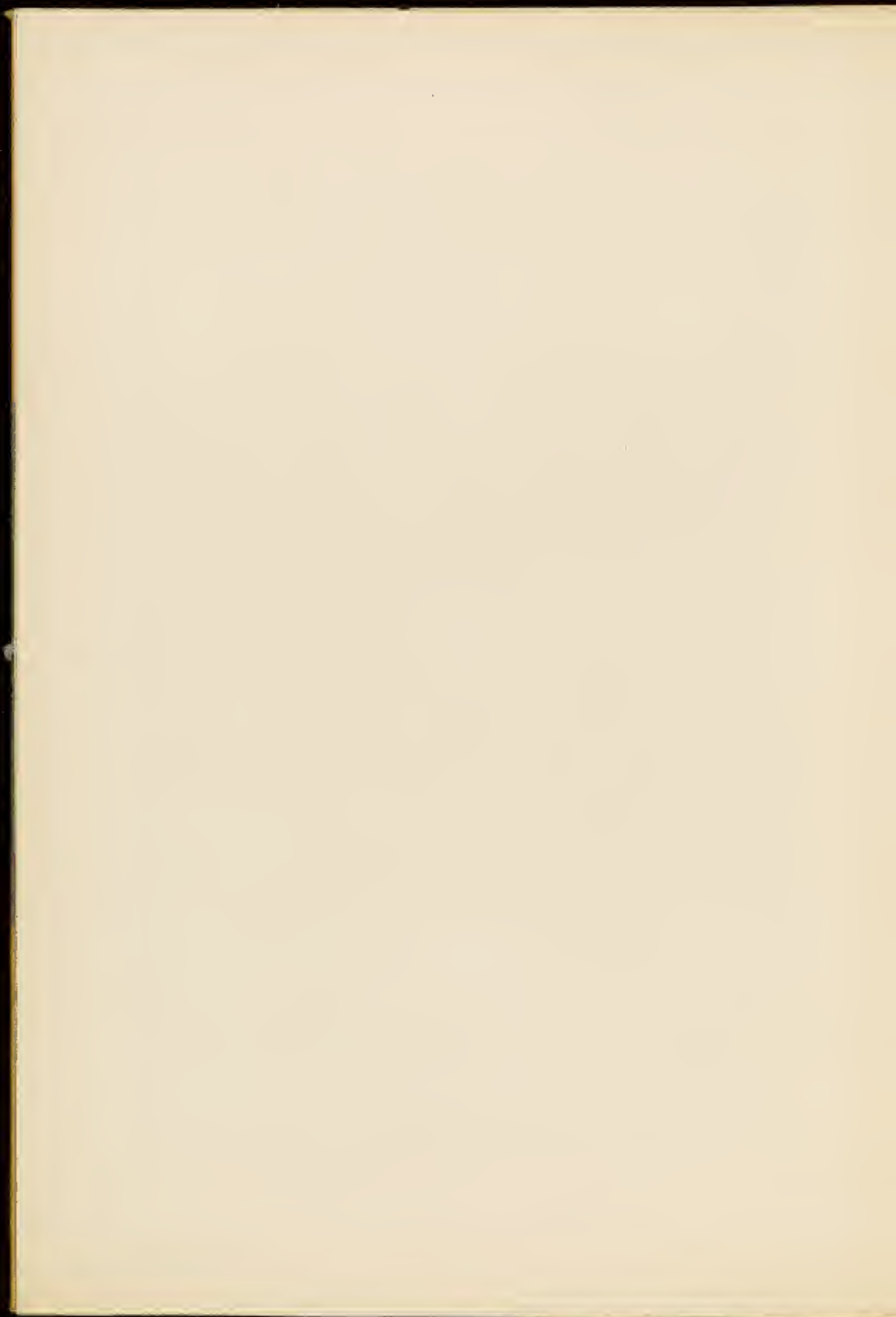
01110



01111

LOGE DU CHANGE
 Dessiné de la gravure.
 Sculpteurs: de Chalmers.

1781
 La façade aux armes de Lyon a été restaurée en 1815.





Phot. G. B. G. G. G.

003

CHAPPELLE DE L'HOTEL-DIEU
Architecte G. G. G. G. G.
Sculptures de J. M. M. M. M.
1672-1685

Lithogr. de J. G. G. G. G.
A. C. G. G. G. G. G.



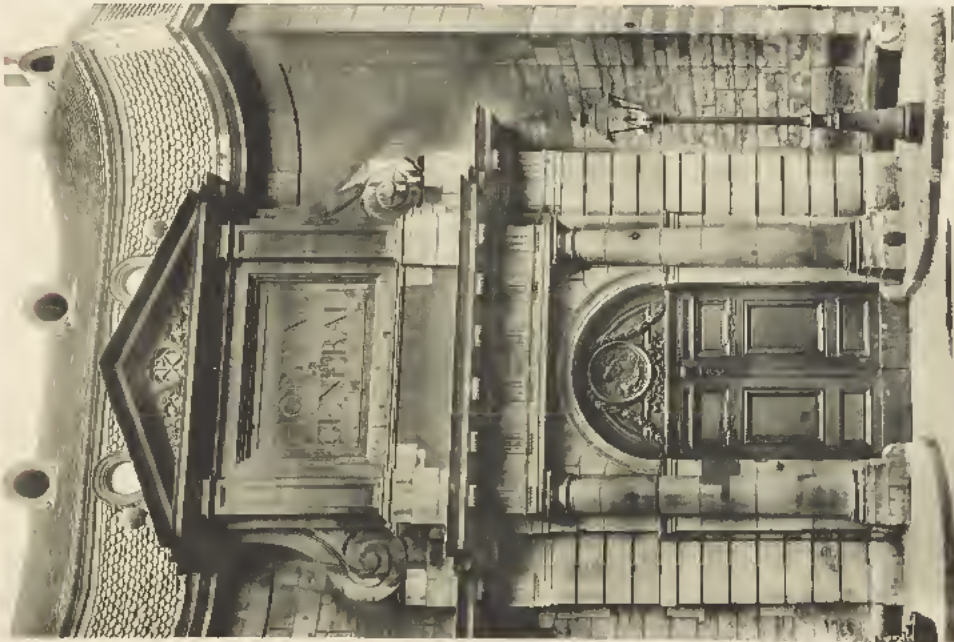


Plaque au-dessus de la porte.

Plaque

CHAPELLE DE L'HOTEL D'IEU
Porte
1661





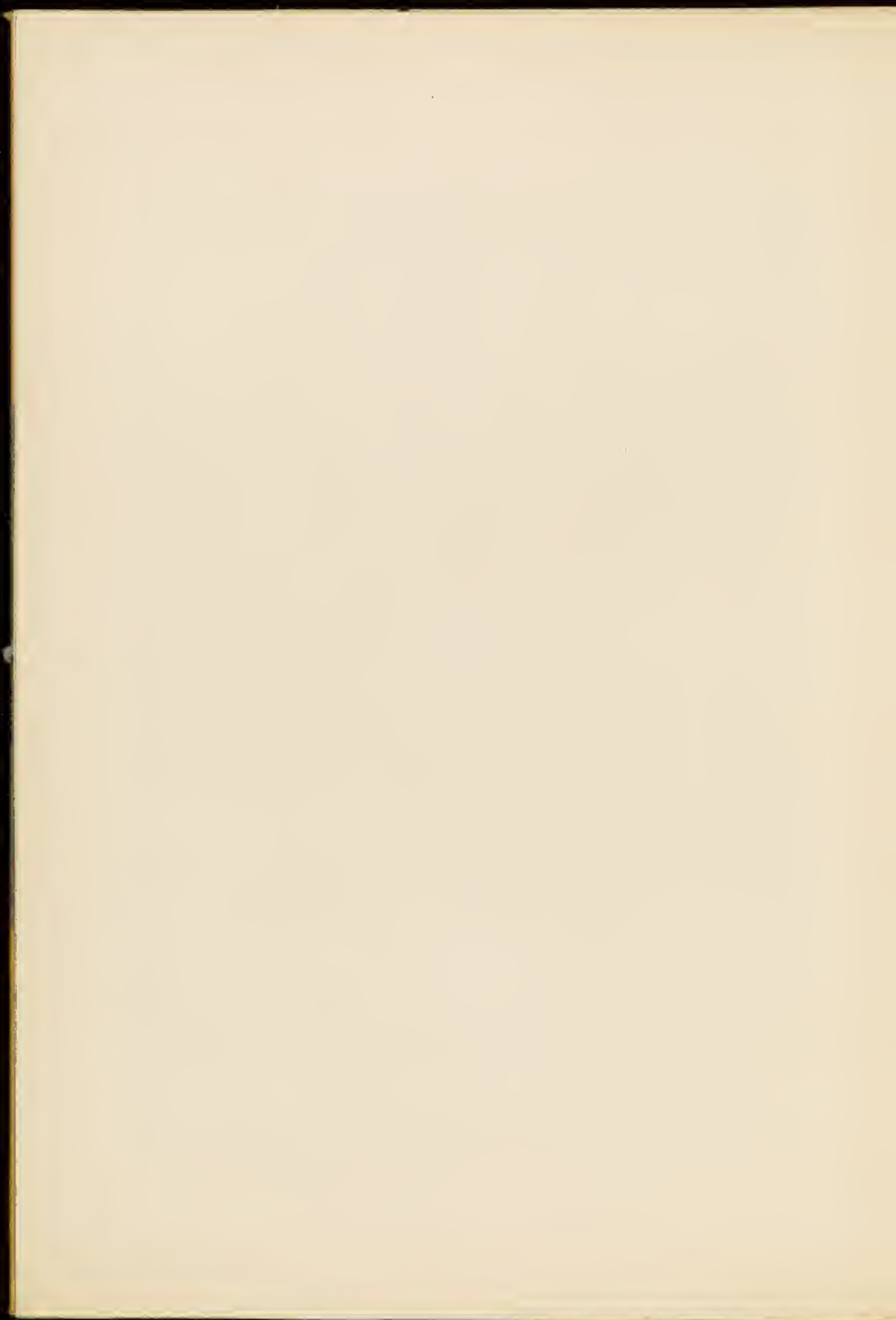
Hotel-Dieu

HOTEL-DIEU

Entrée de l'édifice.
Travaux de restauration
terminés en 1910.

Hospice Général, Lyon

Entrée de l'édifice.
Travaux de restauration
terminés en 1910.



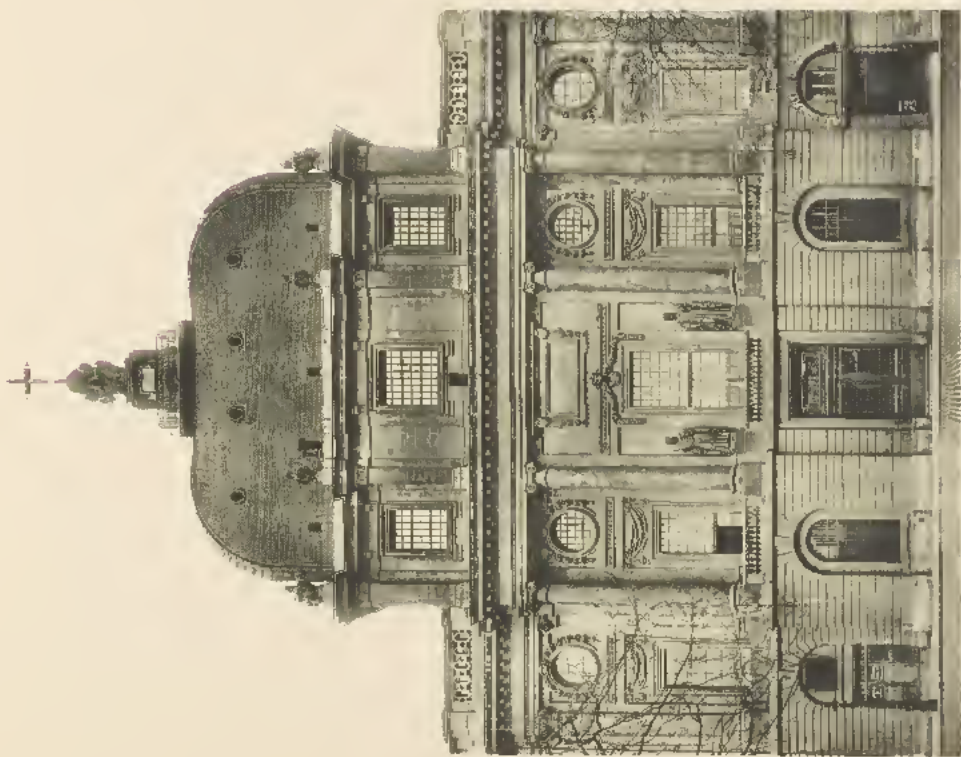


Photogr. B. Bouché, Paris.

HOTEL DIEU
RUE DE LA PÊCHE
ARCHITECTES DE SOUVIÉLON
1731-1732

Dessin.





Photographie Reinhold, Paris

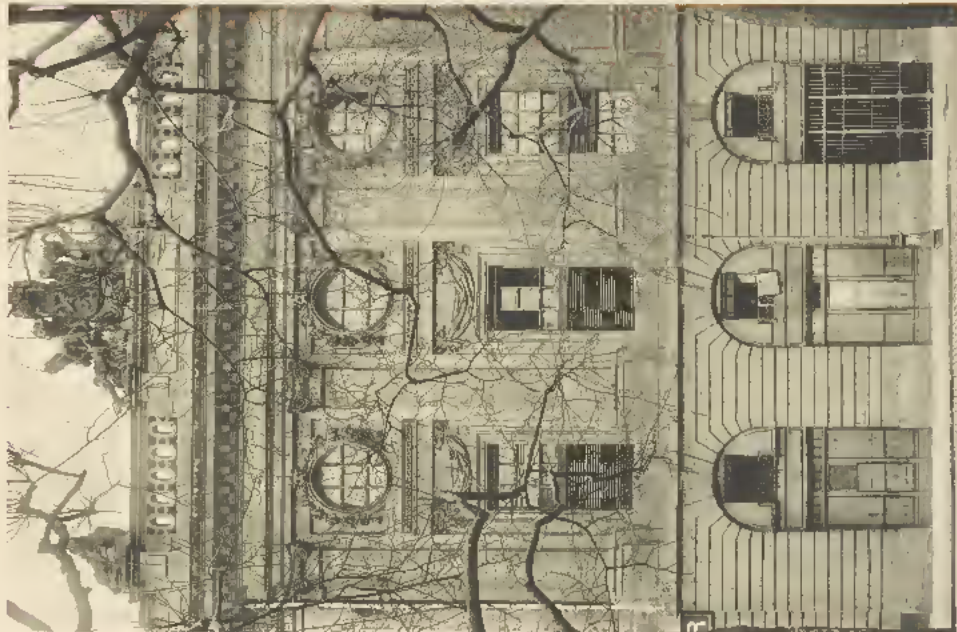
HOTEL-DIEU
Avenue de la République,
Arrondissement de Sarrasin
1702-1706



Reyon

Lithographie de A. G. Duvoy,
Rue Cassini, 2, Paris

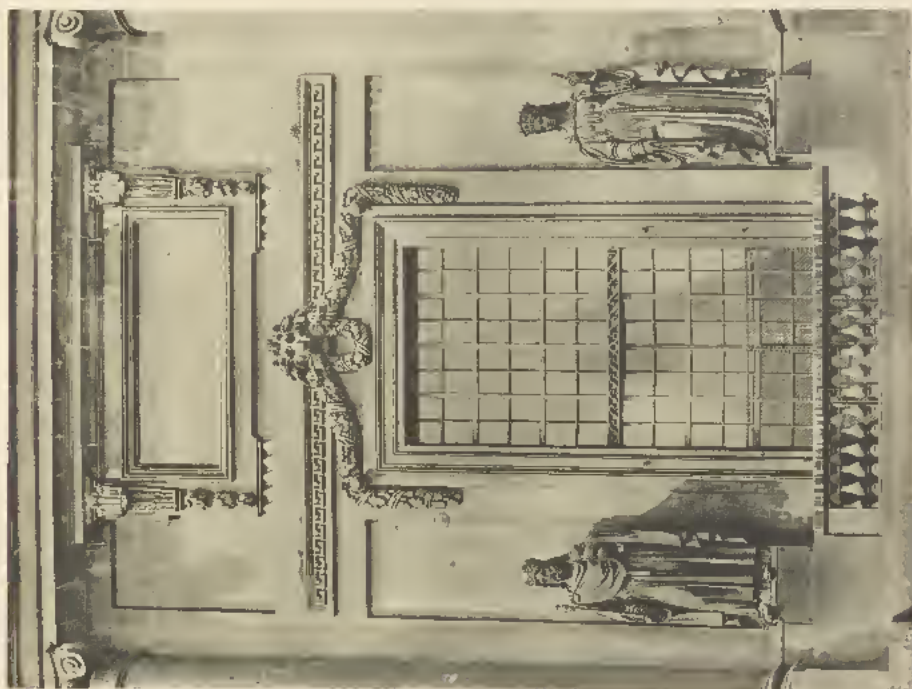




Diez.

HOTEL DIEZ
 Dans le quartier de la gare
 Architecture de SOREL
 1329 N° 9

Lithographie de J. B. Duret, 1870.
 s. Colson, Editeur, Paris.



Hotel Dieu.

HOTEL DIEU
 Dans le quartier de la gare
 Architecture de SOREL
 1329 N° 9

Les statues sont des copies de Barye et Claret, 1820.





Phot. Drouot, Paris

Drouot

HÔTEL-DIEU

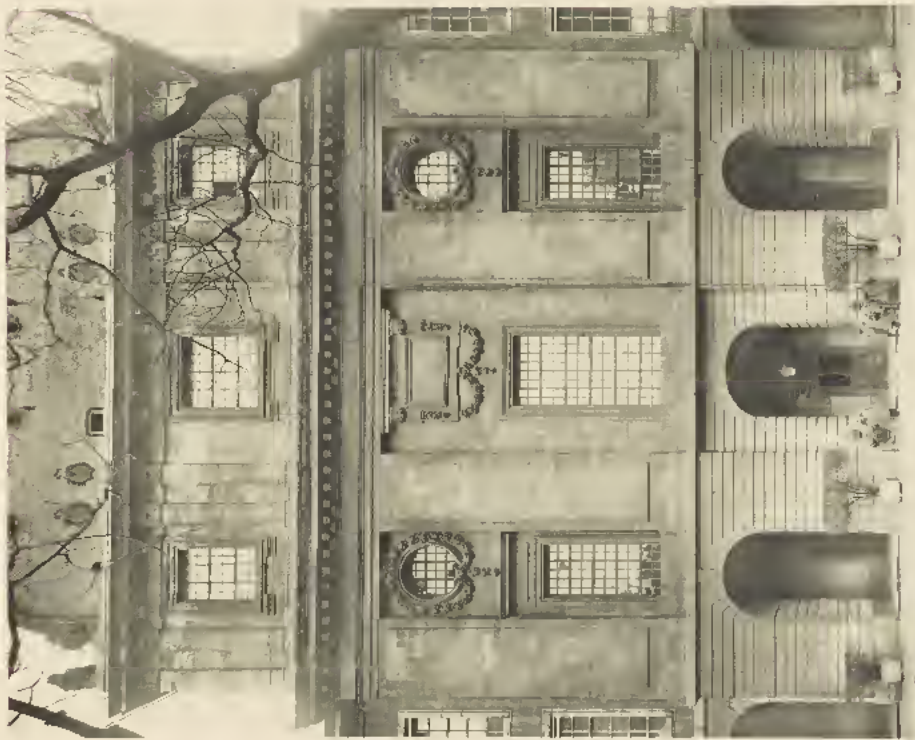
Détail de façade entre occidentales.

1337-1356

Le groupe du fronton a été exécuté par CARL BLANCHET, d'après les esquisses de Soufflot (1830)

Lith. de J. B. Deshayes,
J. Colson, Éditeur, Paris.



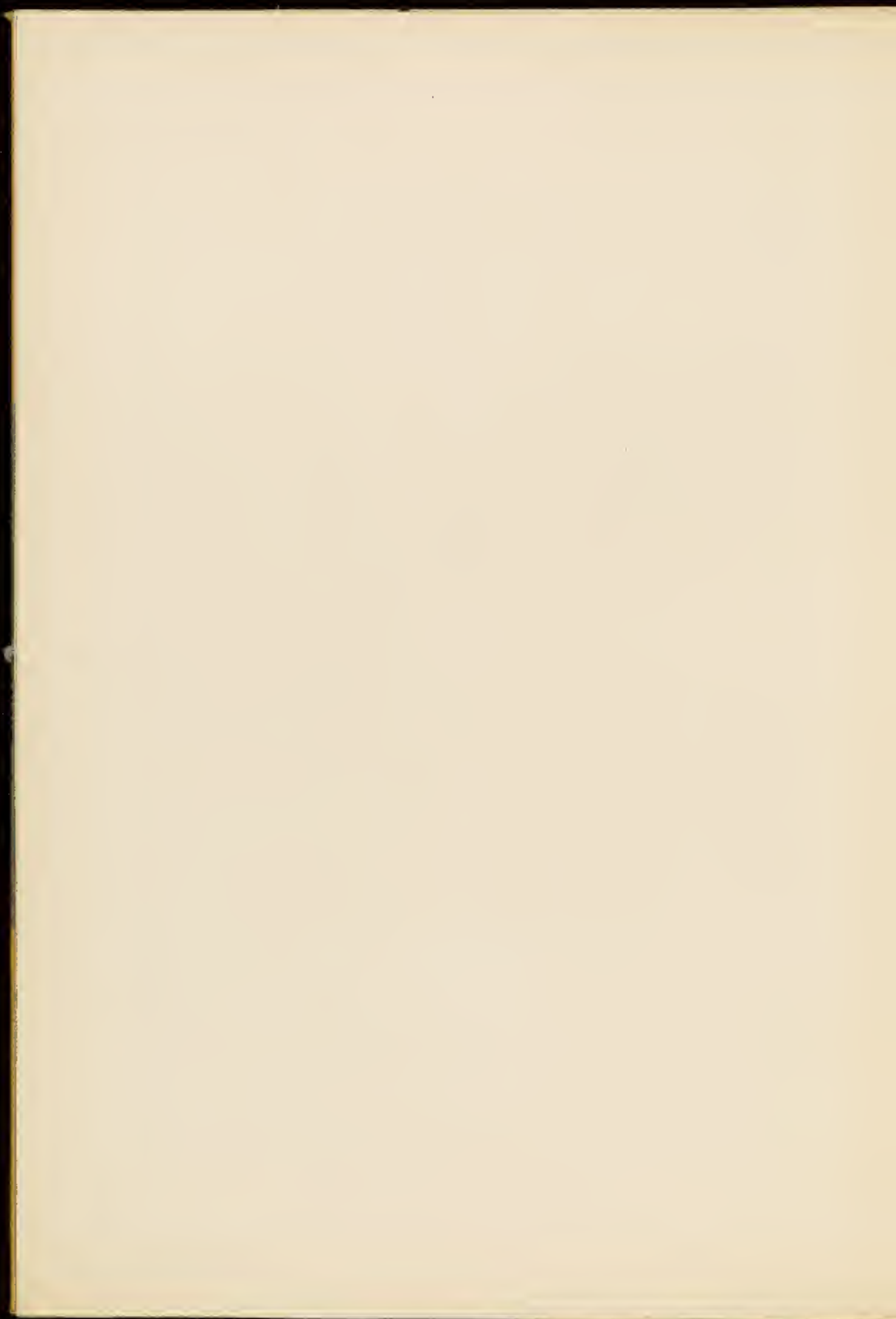


Photographie de l'Hotel-Dieu.

HOTEL-DIEU
Fondé en 1462 par le comte de Sancerre et le cardinal de Guise.
Architecte de Sancerre.
1462-1468



Détails.





Peinture de la Vierge, par

ANCIEN ARCHEVÊCHE
Département de Saône-et-Loire.
Pl. de la cath. de Lyon 37.





Photographie de M. L. L. L.

Départ

ANCIEN ARCHEVÊCHE
 Salle
 D'attente de S. M. L.
 Époque de Louis XV

Élevé de M. L. L. L.
 A. L. L. L. L. L. L. L.





Phototypie G. Schmitt, Paris

HOTEL DE VAREY
2, Rue Angélique-Corinne
Département de l'ancien Lyonnais
1798

Opéra

Lithographie de A. B. Dorey.
H. Galignani, Editeur, Paris.





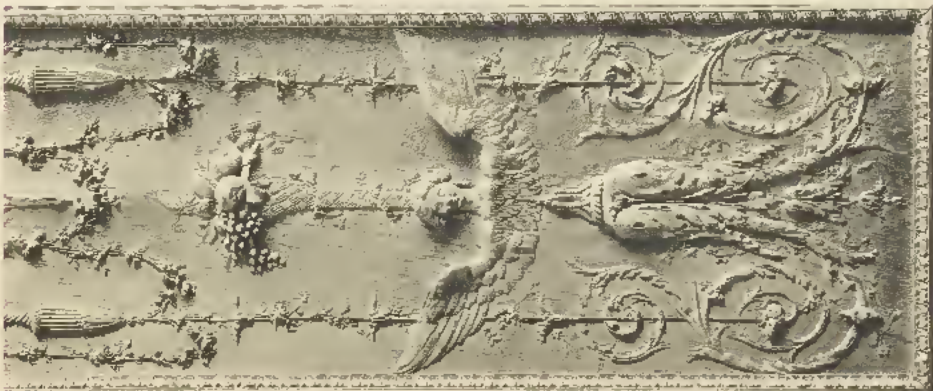
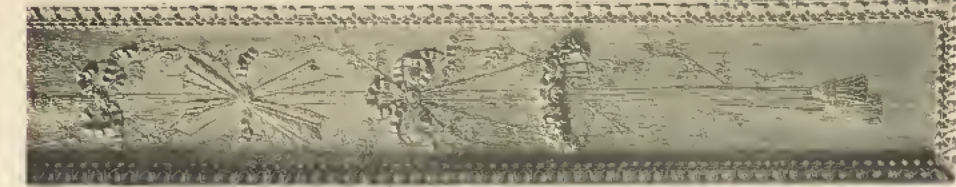
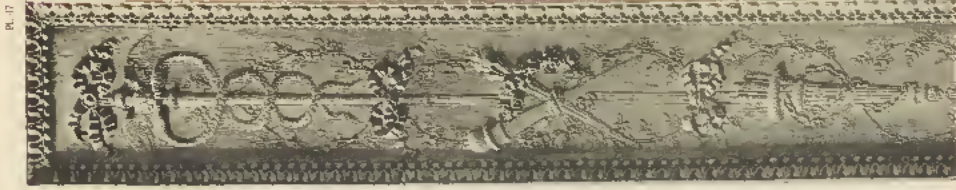
Photo. M. Mandel, Paris

Dupré.

HOTEL DE VAREY
Rue Auguste-César, n° 2
Dessiné et gravé dans le Salon,
Décoré par TEUSSAINT LOYER.
1808

Lithographie des Arts Décoratifs,
de Colson, Bâton, Paris.





Pl. 17

Pl. 18

Pl. 19

Pl. 20

Pl. 21

Pl. 22

MUSEE
 d'ARTS ET D'HISTOIRE NATURELLE
 LYON, LE 25 DE NOVEMBRE 1881.
 DEPOSE A LA BIBLIOTHEQUE

Imprimé par J. B. Baudouin,
 2, rue de la Harpe, Paris





Fig. 100

Fig. 101

Fig. 102

Fig. 103

FACULTÉS CATHOLIQUES
 Librairie de la Faculté de Médecine - Avenue de la République
 (Rue de la Santé, 17)

Édition de la Revue
 A. Colin, Libraire, Paris.

Édition de la Revue



